

Blagnac, questions d'histoire **69**

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2025

Une famille blagnacaise
de monnayeurs
au XVIII^e siècle

p.1

Prosper Ferradou,
un homme
et son château

p.10

Jean Barthet,
un Blagnacais
dans la guerre

p.30

Les origines
du rugby
à Blagnac

p.40



La façade sud du château du Ferradou - photo BHM

Marcel Clouet,
un héros de
la Résistance

Témoignage sur
l'essai nucléaire
Béryl

La droguerie-quincaillerie
Rivals-Bazerque-Pommery

A la découverte
de la briquèterie
Bouyer-Leroux

et plus
encore ...

Blagnac, questions d'histoire

Responsable de publication :
Philippe Garcia

Comité de rédaction :

*André Arnal, Suzanne Béret, Olivier Caudron,
Didier Chapuy, Christiane Combelles,
Martine Estoup, Michèle Ferlet,
Philippe Garcia, Sylvia Gioachin,
Christian Houel, Monique Izaga,
Monique Lanaspèze, Didier Risser-Maroux,
Jean-Louis Rocolle, Christiane Solana,
Annie Thomas, Jack Thomas.*

Maquette :

Philippe Garcia

Impression :

Multi-Copies Blagnac

N° ISSN 1169-4408

*Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire*

*Siège social :
BHM - 151, route de Grenade
31700 Blagnac*

<http://blagnac-histoire-memoire.fr/>

facebook : @histoireblagnac

sommaire

Blagnac, questions d'histoire / n°69 / mai 2025

Une famille blagnacaise de monnayeurs au XVIII^e siècle	p.1
Prosper Ferradou, un homme et son château	p.10
Jean Barthet, un Blagnacais dans la guerre	p.30
Les origines du rugby à Blagnac	p.40
Marcel Clouet, un héros de la Résistance	p.46
Témoignage sur l'essai nucléaire Béryl du 1^{er} mai 1962 en Algérie	p.54
La droguerie-quincaillerie Rivals-Bazerque-Pommery	p.64
A la découverte de la briquèterie Bouyer-Leroux à Colomiers	p.73
Hommage à Alain Lauret	p.82
Deux expositions historiques à L'Arche	p.83
Entre nous et vous	p.84

Une famille blagnacaise de **monnayeurs** au XVIII^e siècle

par *Suzanne Béret*

Un édit royal de juin 1696 porte sur l'organisation ou la réorganisation des Hôtels des Monnaies implantés dans les grandes villes du royaume.

Dans celui de Toulouse dont le ressort s'étend sur Mirepoix, Albi, Lavaur, Rieux, Comminges, Montauban, Pamiers, Couserans, Lectoure, Auch, Lombez, Cahors et Rodez, travaillent comme monnayeurs, durant tout le XVIII^e siècle, les membres d'une famille blagnacaise : les Miquel.

LE PERSONNEL DES HÔTELS DES MONNAIES

Les Hôtels des Monnaies ou ateliers monétaires dont certains remontent au Moyen Âge, au nombre d'une trentaine au XVIII^e siècle, se chargent de la frappe des monnaies mises en circulation, essentiellement à cette époque : le louis et l'écu en or ou en argent avec leur valeur en livres, le denier et le sol en cuivre. Chaque Hôtel frappe les espèces avec un signe distinctif appelé « *différent* », un point pour Toulouse jusqu'au 14 janvier 1540 où une ordonnance de François I^{er} lui attribue la lettre M (1). Cette lettre d'atelier monétaire doit obligatoirement figurer sur toutes les pièces émises.

Ces établissements restent sous le contrôle du roi grâce à de nombreux « officiers » qui y logent : conseillers, contrôleurs, généraux provinciaux, directeurs... tous payés en livres tandis que le salaire des ouvriers se chiffre en sols.



Écu d'or aux salamandres couronnées frappé à Toulouse (Numista)

Les dirigeants

Le général provincial préside les assemblées de la juridiction de l'Hôtel des Monnaies de la ville, fait la liaison avec la Cour des monnaies de Paris, veille à l'enregistrement des ordonnances et arrêts de celle-ci inspirés par le roi et à leur application, dresse l'inventaire des outils et machines servant à la fabrication des monnaies, règle les différends entre les ouvriers ou participe à toute autre « affaire » comme les sanctions infligées aux employés négligents, exposées et jugées dans « *la Chambre de justice de la monnoye* » de chaque Hôtel, donne son avis sur le recrutement des « *recuchons* » (2) ou apprentis.

Deux juges-gardes l'assistent, ils veillent entre autres à ce que les maîtres monnayeurs ne falsifient pas les poids et les balances. Un contrôleur contregarde a droit de regard sur tout le travail et aide les juges-gardes.

Le procureur du roi doit faire observer les règlements et protéger les intérêts du roi.

Des greffiers et des huissiers complètent cette équipe dirigeante et ce personnel proprement « judiciaire ».

À l'atelier

Un Directeur et Trésorier particulier, mis à la tête de chaque Hôtel en 1666 par Colbert, dirige la partie « fabrication ». Il réceptionne les métaux entrant dans la composition des pièces de monnaie, les distribue aux ouvriers de l'atelier, fait livrer et accompagne les espèces monnayées pour le compte du roi dans la « *chambre des délivrances* » où l'essayeur vérifie leur titre, se charge des recettes et des dépenses de l'atelier et envoie un bordereau au Directeur général des monnaies à Paris chaque mois et en fin d'année, verse le salaire défini par le roi aux différents ouvriers.

Vient enfin la vingtaine (3) de ceux qui « fabriquent » dont font partie les Miquel de Blagnac. Maurice Baron les classe en deux catégories : les ouvriers et les monnayeurs. D'après lui « *les premiers s'occupaient de la fonte des matières précieuses et de la préparation des flans et les seconds frappaient les flans ainsi apprêtés* ».

Ils dépendent tous d'un prévôt et d'un lieutenant. Ils élisent tous les trois ans un procureur-syndic.

Le personnel de l'Hôtel des Monnaies très encadré n'échappe pas à la surveillance du roi.

LA FRAPPE DES MONNAIES

L'objectif principal des Hôtels des Monnaies est bien sûr la fabrication de pièces de monnaie à mettre en circulation auxquelles peut s'ajouter celle de jetons et médailles commémoratives comme en 1667 pour l'ouverture des travaux de creusement du Canal du Midi.

Lorsque les Miquel entrent en scène, au début du XVIII^e siècle, une étape a été franchie. En effet, la frappe au marteau, qui existe depuis le VII^e siècle avant J.-C. disparaît vers 1645, interdite par Louis XIV. Elle consiste tout d'abord à réduire l'épaisseur d'une plaque de métal dans laquelle les « flans » en forme de disque, futures pièces de monnaie, sont découpés, limés et martelés pour atteindre le poids et l'épaisseur voulus. Ensuite, chaque flan est posé entre deux « coins » en acier gravés en creux d'après la matrice réalisée par un maître graveur. Un ouvrier frappe alors avec un marteau celui du dessus jusqu'à ce que la gravure dite « empreinte » soit imprimée sur le flan.

Un atelier
monétaire
(BNF)

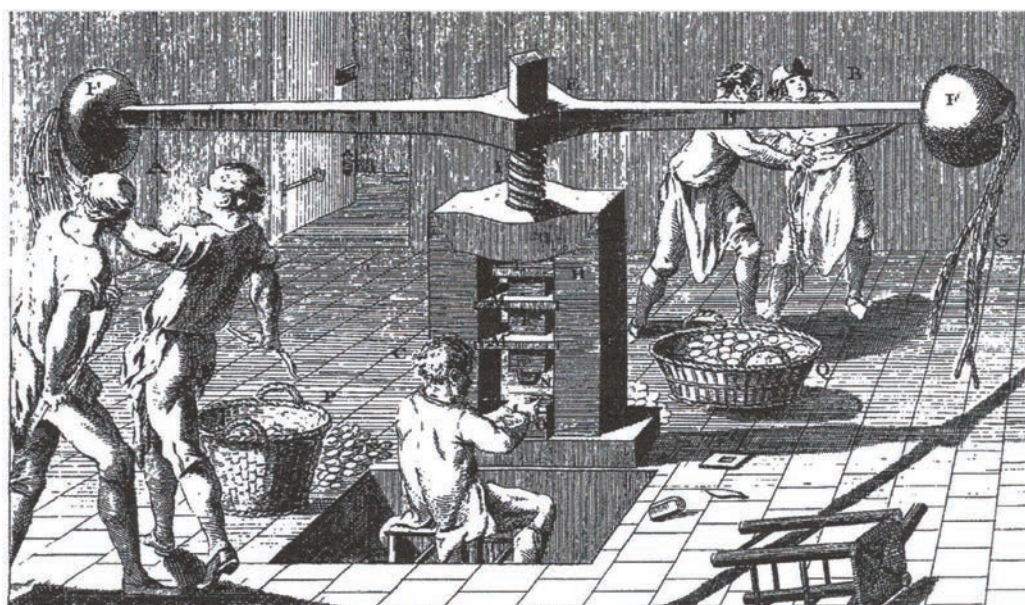


La frappe mécanique au « *balancier* » remplace cette méthode, s'impose dans tout le royaume et elle fonctionnera jusqu'en 1840. Cet appareil est constitué d'un bâti en fonte avec en son centre une énorme vis verticale et à son sommet deux grands

bras d'acier prolongés à leurs extrémités par deux grosses boules de plomb facilitant la rotation de la vis. À la suite de ce mouvement, le coin fixé sur la vis vient écraser le flan disposé sur le coin serti au bâti et y imprimer le dessin voulu, en principe l'effigie du roi et diverses indications : dates, lettre de l'atelier monétaire... Plusieurs hommes actionnent les bras au moyen de courroies attachées à des anneaux. Ce maniement très épouissant demande le remplacement des ouvriers divisés en deux équipes de quatre, tous les quarts d'heure.



La frappe au marteau (BNF)



La frappe au balancier (BNF)

Malgré ces gros efforts à fournir, les avantages du balancier sont appréciables : « empreinte » obtenue irréprochable, simplification du travail des ouvriers, production plus importante avec 30 monnaies à la minute.

Parallèlement à cette innovation, les laminoirs et les coupoirs permettent d'avoir des flans parfaitement circulaires et au diamètre désiré.

Les ajusteurs comme la plupart des Miquel et les taillereses comme Antoinette Miquel en 1787, souvent installés près de l'atelier de blanchiment, vérifient que le poids du flan est conforme aux prescriptions et en ôtent l'excès au besoin à l'aide d'une lime « l'escouane ». Le flan passe au four pour être plus malléable et dans un bain spécial de « blanchiment » pour donner la couleur à l'or et à l'argent.

Cet or et cet argent nécessaires à la fabrication des pièces viennent, faute de mines, des particuliers. En effet, encouragés par le roi, tous les habitants peuvent déposer à l'Hôtel des monnaies, vaisselle, argenterie, objets en or ou en argent contre paiement. Les pièces étrangères comme les piastres espagnoles et celles mises à la

refonte entrent dans cette collecte. Le cuivre ajouté rend l'alliage plus dur et moins sujet à l'usure.

CONTRAINTES ET PRIVILÈGES

L'atmosphère bruyante et humide des ateliers rend le travail de tous les ouvriers particulièrement pénible.

Au service du roi

La journée de travail à l'Hôtel des Monnaies de Toulouse, comme à Nancy et sans doute dans tout le royaume, commence « à six heures du matin jusqu'à six heures du soir ». Selon les termes d'un bail passé à Nancy, cet horaire s'applique en hiver. En été, « les ouvriers travailleront de quatre heures du matin à six heures du soir ».

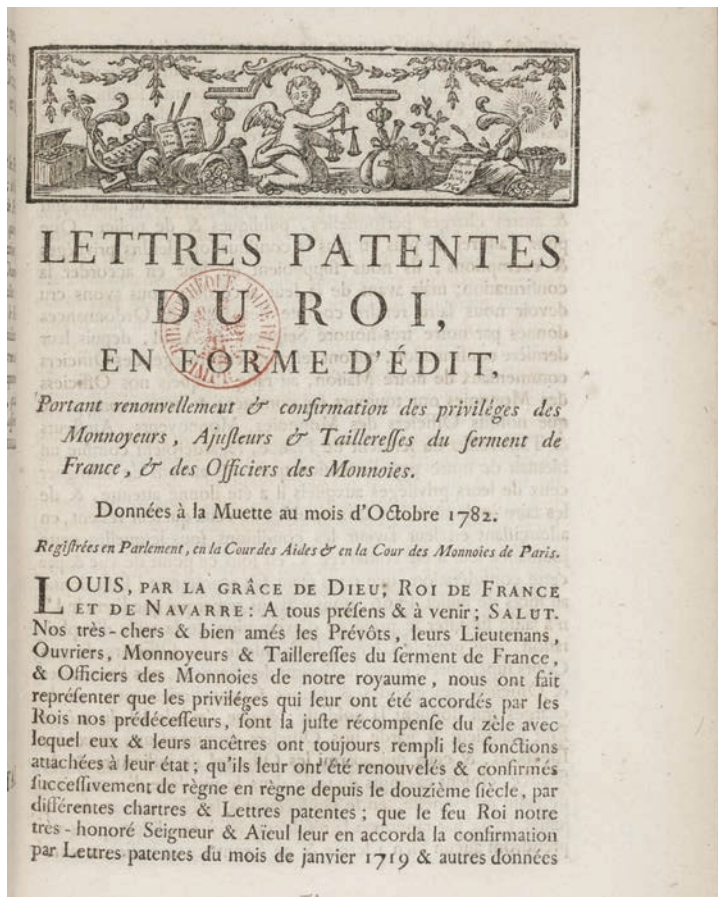
Ces ouvriers doivent élire domicile près de l'Hôtel des Monnaies où ils travaillent afin d'éviter les absences dues à l'éloignement.

Leur salaire peu élevé, défini en décembre 1693 et par l'édit de juin 1696, est rappelé le 16 janvier 1702 par les juges-gardes et par le contrôleur du roi de la Monnaie de Toulouse. Ainsi en 1693 « le recuit et le blanchiment doit se faire sur le pied de 2 sols par marc d'or et d'argent, pour une nouvelle fabrication, ils jouissent tous de 5 sols par marc d'or et d'argent... » En juin 1696 : « ...ils doivent jouir de 2 sols par marc d'argent et de 4 sols par marc d'or ». Le marc pèse 244,753 grammes.

Ils sont donc le plus souvent payés « à la tâche » en fonction de la quantité de métal ou de monnaie frappé. L'or reste mieux coté que l'argent.

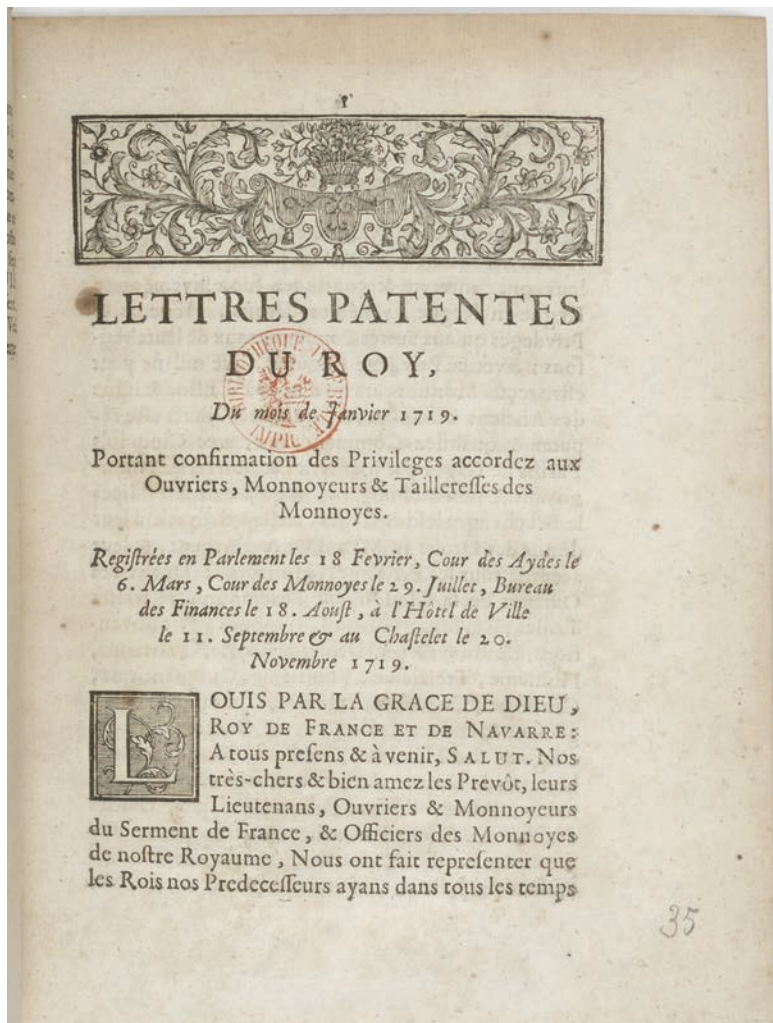
Les privilèges

Tenus au service du roi, « les Prévôts, Lieutenants, Ouvriers, Monnayeurs et Taillereses et officiers des Monnaies » jouissent de privilèges comme le rappelle l'Édit royal d'octobre 1782 signé Louis XVI « accordés par les Rois nos prédécesseurs,



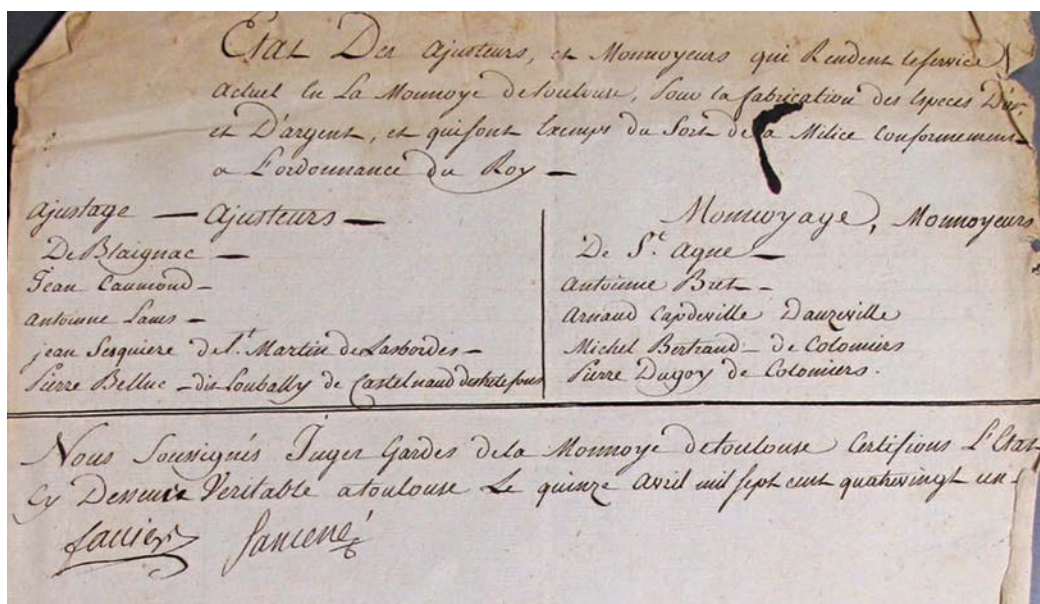
Lettre patente
octobre 1782
(BNF gallica)

juste récompense du zèle avec lequel eux et leurs ancêtres ont toujours rempli les fonctions attachées à leur état ; qu'ils leur ont été renouvelés et confirmés successivement de règne en règne depuis le douzième siècle, par différentes chartes et lettres patentes ; que le feu Roi notre très honoré Seigneur et Aïeul leur accorda la confirmation par lettres patentes du mois de janvier 1719 ».



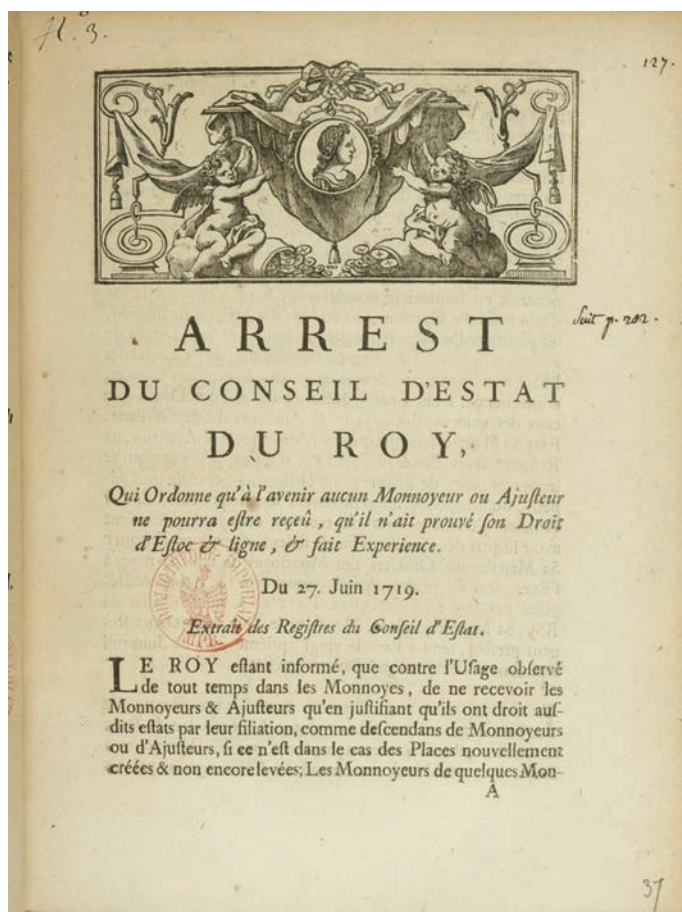
Lettre patente
 de janvier 1719
 (BNF gallica)

En effet, les employés des Monnaies ne sont assujettis à aucun impôt, péage, octroi sur les vins, bières, cidres et eaux-de-vie pour leur consommation et celle de leur



État des ajusteurs
 et des monnoyeurs
 exempts
 « du sort de
 la Milice »
 15 avril 1781
 (ADHG)

Arrêt du Conseil
d'Etat du Roy
juin 1719
(BNF gallica)



famille, taille, taillon, gabelle, roit de voirie, aide et autres ; ils n'ont pas obligation de loger les gens de guerre ; ils ne peuvent être appelés devant d'autres juges que les Généraux provinciaux des Monnaies près desquels ils travaillent ; ils bénéficient de l'exemption « *du sort de la Milice* » comme les employés de nombreuses administrations et établissements (Manufacture royale des tabacs de Toulouse, Canal de jonction des deux mers, service des Poudres et salpêtres...). De plus, l'« office » des ouvriers de la Monnaie se transmet « *d'estoc et ligne* » c'est-à-dire de père en fils ou fille. Ce droit que « *les Monnayeurs, Ajusteurs et Taillereses transmettent à leurs enfants est un droit qui leur est acquis pour ainsi dire en naissant* » selon le roi.

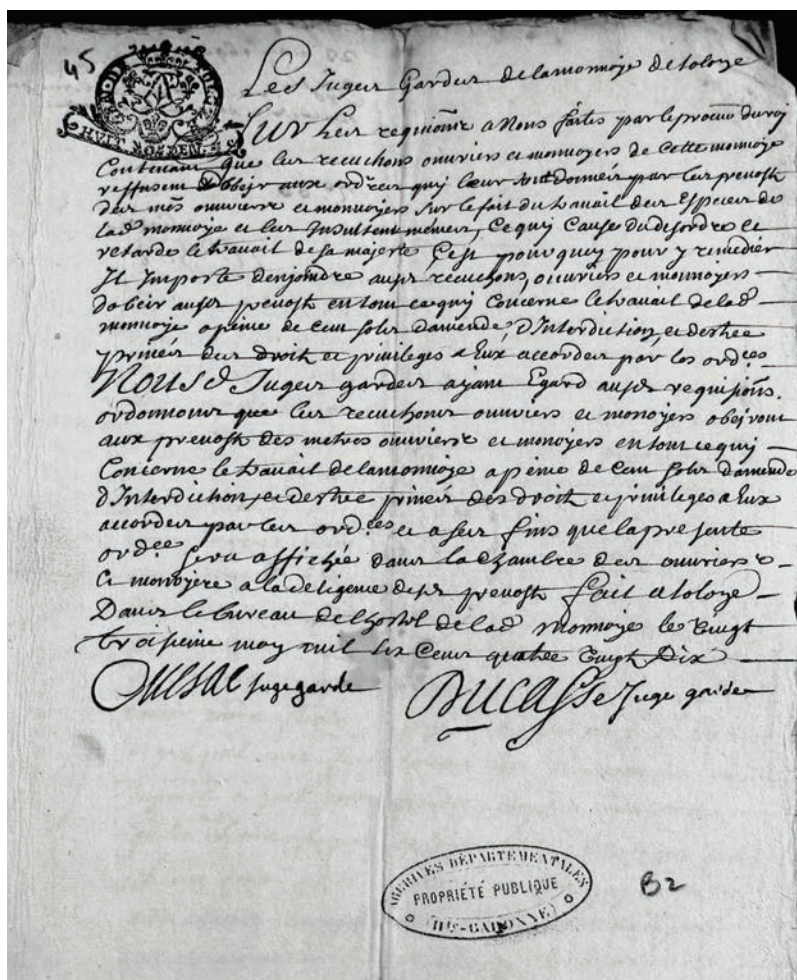
Ces privilèges compensent le modeste salaire et incitent à travailler dans les Hôtels des Monnaies.

Les sanctions

Mais, s'ils font mal leur travail, s'ils quittent leur poste sans justificatif, les ouvriers seront sanctionnés et devront payer une amende.

En voici quelques exemples qui se passent dans la Monnaie de Toulouse. En 1690, il est rappelé aux recuchons qu'ils doivent obéir au Prévost, qu'ils ne peuvent mettre personne à leur place aux balanciers. Sinon, ils seront punis d'une amende de 100 sols et privés de leurs privilèges.

Le 7 février 1692, les juges-gardes vont dans l'atelier. Ils ne voient que trois ouvriers et personne « *ne tire la barre des balanciers* ». Ils demandent pourquoi ; les ouvriers répondent qu'ils ne sont pas assez nombreux. Les juges-gardes ordonnent à l'un des présents « *d'aller chercher des hommes place du Salin* ». Celui-ci, à son retour, dit qu'il n'a trouvé personne. Les juges-gardes se rendent eux-mêmes sur la place, ramènent cinq hommes en leur promettant 15 sols chacun. Quand les ouvriers restants l'apprennent, l'un d'eux, Raymond Jeune, « *sans aucun respect, tenant son*



Décision
des juges-gardes
de Toulouse
en 1690
(ADHG)

chapeau sur la tête » a dit qu'il quitte lui aussi la « monnoye ».

Pour cette attitude, le procureur du roi condamne ces trois ouvriers à une amende de 100 sols et à donner « trois livres quinze sols pour la rétribution des cinq hommes venus tirer la barre des balanciers ».

Le 22 septembre 1701, les juges-gardes ordonnent aux monnayeurs de porter les espèces monnayées au Bureau de la délivrance afin d'accélérer le service du roi et du public. Dominique Delbosc refuse avec des paroles et des gestes déplacés. Il est suspendu de sa fonction pendant 15 jours et condamné à 10 livres d'amende.

Le 25 avril 1725, les juges-gardes avertissent Louis, Marie, René de Latournelle Directeur et Trésorier de la dite Monnoye que depuis quelque temps, certains ajusteurs « laissent le soin d'étalonner les espèces aux recuchons ». Aussi, il y a beaucoup de « rebut d'or ou d'argent léger ou trop fort », ce qui cause « une dépense préjudiciable au service du roi ».

Ils décident avec l'accord du procureur du roi que toutes les fois qu'un ajusteur s'absentera « sans cause légitime il lui sera retenu 20 sols par journée d'absence au profit de Sa Majesté ». De plus « les rebuts d'écus ou de louis d'or seront fondus aux frais et dépens des ajusteurs ».

Des « affaires » de ce genre continuent de se produire, mais, aucun document ne mentionne le délit de « fausse monnaie ». En comparaison, les manquements notés ci-dessus présentent une gravité peu importante même s'ils gênent le bon déroulement des activités de l'Hôtel des Monnaies.

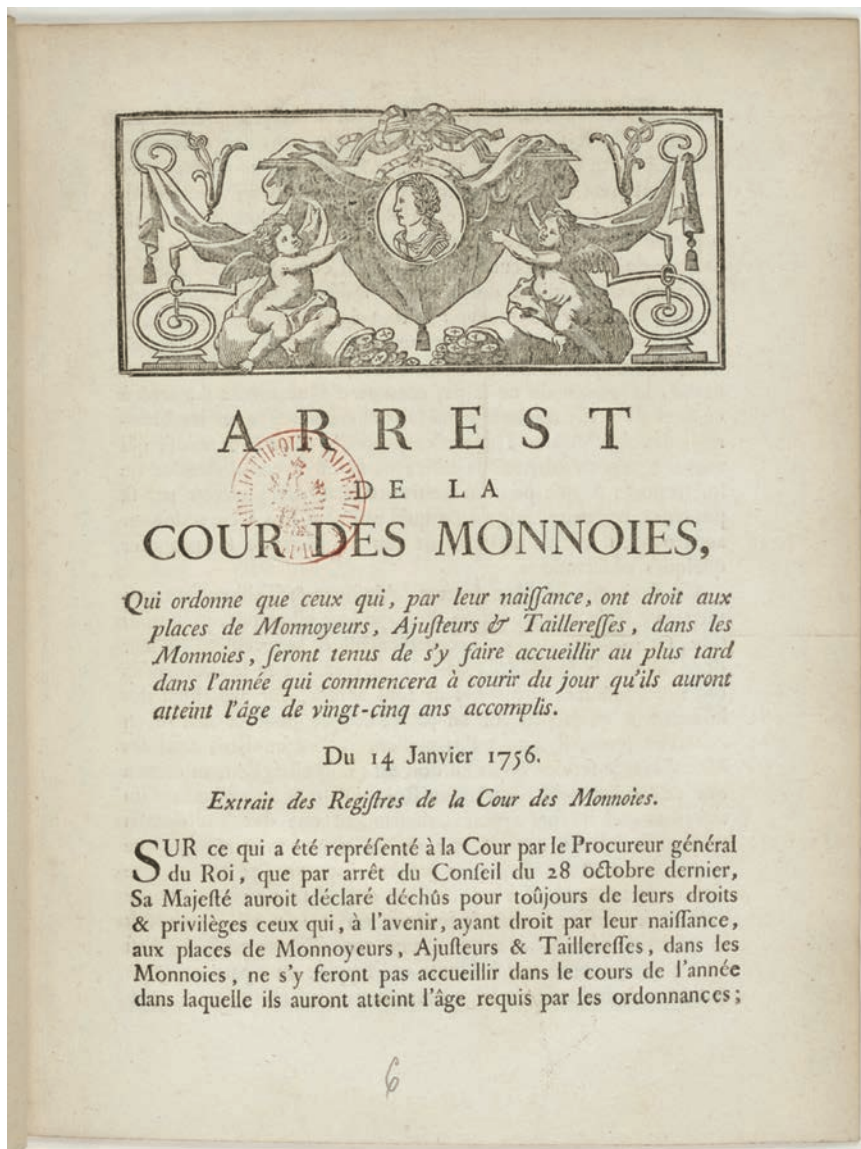
LA RÉCEPTION

Seuls et donc très précieux, les documents concernant cet événement qui marque l'entrée d'un « nouveau » dans l'Hôtel des monnaies de Toulouse, permettent de

connaître les Miquel, ouvriers monnayeurs dans cette « Monnaie ».

Le « *suppliant* » désireux d'entrer dans l'Hôtel des Monnaies doit avoir 25 ans, ce qui n'est pas toujours obligatoire : Jean Miquel, fils de Jean Louis, maître ajusteur, n'a que seize ans lors de sa « réception » en mai 1782.

Un arrêt de la Cour des Monnaies du 14 janvier 1756 recommande pourtant cet âge de 25 ans, âge de la majorité à cette époque, car « *l'âge n'ayant point été fixé jusqu'à présent par aucune loi et l'usage ayant été différent dans les différentes Monnaies... Il est d'autant plus nécessaire de déterminer aujourd'hui et de prescrire d'une manière certaine, l'âge auquel les Monnayeurs, Ajusteurs et Taillereses seront tenus à l'avenir de se faire accueillir dans les Monnaies* ». Cette préférence se justifie parce que : « *le service qu'ils doivent au roi, ainsi que les opérations du travail auquel ils sont appelés demandent une dextérité dans la main, une justesse dans la vue et un mouvement mécanique auquel les hommes sont plus propres dans un âge tendre que dans un âge avancé...* » Mais, « *il serait cependant dangereux de leur donner l'entrée et de les admettre au travail des monnaies dans un âge trop tendre...* ».



Arrêt de la Cour
des Monnaies
du 14 janvier
1756
(BNF gallica)

Vingt-cinq ans semble un compromis tout à fait valable. Mais, si les jeunes ne se font pas accueillir à cet âge « *ils seront déchus pour toujours de leurs droits et privilèges dans les Monnaies* ».

Si l'âge peut parfois varier, en revanche, « *le suppliant* » doit être absolument de religion catholique, apostolique et romaine. Plusieurs témoins sont appelés à

l'attester « *la main sur les Saints Évangiles* » ou sur leur poitrine.

Le jeune voulant être « *reçu* » adresse « *une supplique* » en forme de demande aux officiers de la juridiction : le général provincial et les deux juges-gardes. Le procureur du roi en prend connaissance et exige une information de bonne vie et mœurs en plus de l'appartenance à la religion catholique. Pour cela il fait encore appel à des témoins.

Sera continué (revue BQH n° 70) : le décor est planté, les Miquel peuvent s'y glisser

(SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE : IN FINE)

NOTES

(1) Pendant 3 mois, du 24 février 1540 au 24 mai, sont frappés à Toulouse (uniquement dans cette ville et à La Rochelle lettre H de juin au 6 août 1540) des écus d'or aux salamandres couronnées. Ces pièces sont émises à la suite d'une mauvaise interprétation de lettres patentes de février 1540 ordonnant la création non pas d'un écu mais d'un douzain aux salamandres.

Un douzain était en billon : alliage de cuivre et de très peu de matière précieuse. Il ne valait que 12 setiers ou 1 sol.

Vu leur rareté (2200 exemplaires), les pièces émises à Toulouse avec la lettre M en 1540 sont très recherchées en numismatique.

(2) On trouve aussi la graphie « *ricochons* ».

(3) En 1702, il y avait 8 monnayeurs et 16 ouvriers.

REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement Gérard BONNEHON, membre de l'Entraide Généalogique du Midi Toulousain, dont je fais également partie, de m'avoir communiqué les documents d'archives et de nombreux renseignements ainsi que Jack THOMAS qui m'a précisé certains termes et transmis, lui aussi, des documents d'archives.



PROSPER FERRADOU, UN HOMME ET SON CHÂTEAU

Nous vous emmenons à la découverte d'un homme, Prosper Ferradou et de son château en deux épisodes, dans cette revue et la prochaine. Prosper Ferradou fut maire de Beuzelle puis de Blagnac dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Sa carrière d'élus embrasse deux grands moments de l'histoire de ce siècle caractérisé par une grande instabilité politique : le Second Empire, né d'un coup d'État et mort d'une guerre mal menée, et la naissance de la Troisième République entre fureur, larmes et espoirs.

Grand bourgeois par sa famille et son mariage, il construisit à Blagnac entre 1850 et 1860 un château sur le domaine du Rieu qu'il avait hérité de sa mère. Lieu de villégiature et domaine agricole, le château fait désormais partie de notre vie à tous puisqu'il embellit l'établissement scolaire du Ferradou dont il est le symbole. Grâce à Martine Laurent Lenaers, la propriétaire du château, les portes de ce merveilleux bâtiment s'ouvrent. Elle nous livre ses souvenirs et le résultat de ses recherches historiques.

Blagnac Histoire et Mémoire la remercie profondément.

L'histoire du château du Ferradou

par *Martine Laurent Lenaers*

Je suis arrivée au Ferradou en 1971, à l'âge de 17 ans avec mon frère Philippe âgé de 12 ans et mes parents, André et Monique Laurent, fondateurs du Ferradou.

Institutrice, puis directrice de l'école pendant 35 ans, j'ai vécu les débuts difficiles du Ferradou et son développement considérable dans les 50 années qui ont suivi. Il est bien évident qu'avant d'être un établissement scolaire, le Ferradou a une histoire. Il m'a semblé alors important de rassembler les informations, les écrits, les témoignages et mes souvenirs afin de vous faire découvrir l'exceptionnel patrimoine culturel et naturel du Ferradou.

LA MÉTAIRIE DU RIEU AU XVII^E ET AU XVIII^E SIÈCLES

Au XVII^e siècle, le château du Ferradou n'existait pas encore, puisque la datation de sa construction est estimée approximativement entre les années 1850 et 1860. Cependant, il y avait déjà à cet emplacement et sur le même domaine, une grande métairie que l'on nommait « la métairie du Rieu » du nom du petit ruisseau qui coule à proximité, le Rieu en occitan. Certaines cartes de l'Ancien Régime lui attribuent un autre nom : le ruisseau d'Enbrisonnières. Le ruisseau s'étend sur 5 km seulement et sa confluence avec la Garonne est à Beauzelle, aux Quinze Sols, très près de la propriété.



Carte du XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV. On reconnaît le cours du Rieu et les bâtiments en brique de la métairie, le puits et le pigeonnier. Collection personnelle Martine Laurens-Lenaers.

La métairie était construite en briques et galets de la Garonne et se trouvait juste à l'arrière du collège actuel. Les vestiges de cette ancienne demeure et de ses dépendances existent encore. On pouvait discerner en 1971 les fondations d'une ancienne maison aujourd'hui comblées et situées juste sous le parking du collège.

Il y a aussi un pigeonnier et d'autres édifices comme le bâtiment d'arts plastiques et de musique et toute la partie basse du collège.

*Le bâtiment
de l'ancienne
métairie
du domaine
du Rieu*



*Le pigeonnier.
Collection
personnelle
Martine
Laurens-Lenaers.*



Tout à côté de l'ancienne métairie, on peut admirer un puits d'une grande beauté, extrêmement bien conservé. Ce petit monument a été sculpté dans la brique comme une œuvre d'art. Il a fièrement bravé les siècles. En l'observant, on découvre une pierre gravée d'une date tout en haut du monument : 1661. Ce puits figure également sur l'ancien plan daté du XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV (voir page précédente). On doit sa construction à M. d'Estoupinian, chanoine de Saint-Etienne à Toulouse et propriétaire de la métairie du Rieu.



Le puits

*Pierre au sommet du puits
qui porte deux dates : 1661 et 1771*



C'est dans *Histoire de Blagnac* de Bertrand Lavigne que l'on trouve à la page 385 la liste nominative des taillables inscrits sur le livre Terrier de 1655, c'est-à-dire le nom des propriétaires des métairies et des terres autour de Blagnac. Le nom du Chanoine d'Estoupinian y figure bien.

On y apprend également qu'à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, le métayer du Rieu était Jean-Pierre Bentabole. Toujours dans *l'Histoire de Blagnac* de Lavigne, on découvre qu'il y possède, en 1728, deux juments, trois ânesses et soixante-trois brebis. C'est cette même métairie du Rieu qui sera rachetée quelques années plus tard par le notaire royal Jean Vittal. Elle fera alors partie d'un grand domaine dénommé le domaine du Rieu, dont héritera sa fille Josèphe Vittal qui épousera en 1793 Nicolas Ferradou, le père de Prosper Ferradou. C'est donc par alliance que le domaine du Rieu entra dans la famille Ferradou à la fin du XVIII^e siècle.

Bertrand Lavigne mentionne dans sa somme que Prosper Ferradou possédait une maison d'habitation sur le domaine du Rieu en 1844, il s'agit de la métairie. On y accédait par un portail en fer forgé encadré de deux colonnes de briques surmontées de deux lions en terre cuite. Ce portail se trouve encore en place aujourd'hui tout au bout du chemin du Ferradou, mais les deux lions ont disparu.

En 1971, des voisins du Ferradou parlaient encore de cette maison d'habitation qui se nommait « le vieux château » en opposition au château du Rieu (aujourd'hui le Ferradou).

Le toponyme Ferradou n'apparaît qu'après la Seconde Guerre Mondiale. Sur la carte IGN Toulouse ouest de 1951 (d'après les relevés sur le terrain de 1948-1949) le site du château a encore pour dénomination « le Riou ». Aujourd'hui, la dénomination « château du Ferradou » figure en bonne place dans un recueil où est recensé le patrimoine des communes de la Haute-Garonne.

LA FAMILLE FERRADOU AU XVIII^E SIÈCLE

Le père de Prosper, Nicolas Alexis Ferradou, était né en 1763. Il fut avocat au barreau de Toulouse et professeur à l'université de droit de Toulouse où il enseignait le droit commercial. Il siégeait aussi au conseil municipal de Toulouse et devint adjoint au Maire (nommé par arrêté du Commissariat extraordinaire de l'Empereur dans la dixième division du 13 mai 1815).

La famille Ferradou faisait partie de la haute bourgeoisie toulousaine. La sœur de Nicolas, Marie-Antoinette Ferradou (1795-1884) épousera Joseph de Servolles. Quant à son frère, Joseph Antoine Ferradou (1798-1884) il connut une certaine notoriété. Il fut nommé, par l'évêché, curé de la Daurade à Toulouse. On peut encore aujourd'hui remarquer, gravé sur une plaque tout près de la Vierge Noire, les remerciements de ses paroissiens.



*Le Pont neuf
et la Daurade
de Pierre-Joseph
Wallaert
(1755-1822).
Musée du
Vieux Toulouse*

Nicolas Ferradou choisit de se marier avec Joséphe Vittal le 24 mai 1793, en pleine période de la Révolution française. De cette union naquit un fils unique : Prosper Marguerite Ferradou au 11, rue de Cujas à Toulouse (quartier de la Daurade), le 25 mai 1794.

La rue Cujas devait être chère à Nicolas Ferradou, avocat et professeur universitaire de droit, car cette artère reçut le nom du célèbre professeur de droit Jacques Cujas (1522-1559) au moment où la municipalité décida de « rebaptiser » les rues de Toulouse (en 1806) dont les noms avaient été changés ou supprimés pendant la Révolution.

La maison de Nicolas Ferradou au numéro 11 de la rue Cujas était mitoyenne avec le numéro 12, qui fut la maison natale de Cujas « le plus illustre jurisconsulte de la Renaissance ». Sa statue se trouve devant le Palais de Justice, place du Salin.



*Rue Cujas
Toulouse.
La plaque en français
et en occitan de la rue
Cujas à Toulouse.
Wikipédia.*

LA FAMILLE FERRADOU AU XIX^E SIÈCLE

Outre la rue Cujas et le domaine du Rieu, Prosper Ferradou devient également propriétaire de nombreuses métairies blagnacaises comme « la Paille », « le Grand Noble », « Sauzas », « Couanaïs », « Raspide », sans oublier des terres à Beauzelle dont il fut maire. Le territoire de ses propriétés est immense et s'étend jusqu'à l'Isle-Jourdain. Il épouse le 22 juillet 1823, à Montferrand-Savès (Gers), Jeanne Delieux, fille d'une autre famille bourgeoise, qui apporte en dot un domaine à Auradé et à Endoufielle près de l'Isle-Jourdain. Il exerce le métier d'avocat et aura par la suite le privilège d'être substitut du Procureur Général près de la Cour de Toulouse. Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

Prosper Ferradou et Jeanne Delieux auront deux enfants :

- Marie-Victoire Ferradou née le 15 mai 1824 ;
- Alexis Ferradou né le 16 janvier 1832.

LE MYSTÈRE DE LA DATE DE CONSTRUCTION DU CHÂTEAU

Les historiens locaux retiennent une période large pour la construction du château : entre 1850 et 1860. Les recherches menées aux archives municipales pour écrire cet article permettent d'éclairer un peu ce flou.

Pour construire le château, Prosper Ferradou a proposé à la commune de Blagnac un échange de terrain le 28 décembre 1843, ce qui fut acté lors du conseil municipal du 7 janvier 1844, présidé par le maire Jean-Louis Miquel. À la demande de Ferradou, la commune lui cède la partie de l'ancien chemin de Blagnac à Beauzelle depuis la vigne qu'il possédait au sud du domaine jusqu'au ruisseau ou fossé-mère appelé le Rieu. Cette partie de chemin, proche du ruisseau et très pentue, était peut-être un ancien chemin de halage lorsque les flots de la Garonne venaient battre le bas de la terrasse. Au détour, on apprend que Prosper Ferradou avait déjà acheté une partie de ce chemin l'année précédente. En échange, il cède à la commune une

Feuille de gravure.
Carte IGN
de 1848



partie du chemin de service qui liait son domaine à l'ancienne route de Grenade (aujourd'hui Vieux chemin de Grenade) près de la métairie de Couanaïs et se dirigeant à l'est vers la métairie de Sauzas.

Le conseil municipal, pour justifier son accord à l'unanimité, explique que la partie cédée par la ville « n'est qu'un ravin escarpé et impraticable, et doit être considéré de complète inutilité pour le public ». En revanche, le terrain cédé par Prosper Ferradou est très utile car il permet une continuité de communication entre Blagnac et Beauzelle dans l'intérêt réciproque de leurs habitants. Ce qui fut réellement le cas depuis cette date. De plus, P. Ferradou prend tous les frais à sa charge et s'engage à ce que le terrain cédé ait une largeur de quatre mètres et un fossé. Cet échange amène à penser que la construction est certainement plus proche de 1850 que de 1860.

Pour accéder à la métairie puis au château ensuite, il fallait passer le Riou à gué, le pont qui le franchit aujourd'hui n'existait pas à l'époque de P. Ferradou.

TOURNONS NOS YEUX VERS LE CHÂTEAU

Pour les historiens de l'art, le château du Ferradou est de style classique. Son plan est rectangulaire à deux niveaux soit deux étages, les toits en ardoise portent des lucarnes et des œils-de-bœuf. L'entrée principale du château se situe au nord, elle est encadrée par un grand escalier à perron et à balustrade et par deux pavillons. Ceux-ci comprennent trois niveaux et un toit dit à l'impériale.

Du côté du parc, côté sud et regardant vers le Riou, le bâtiment comporte un pavillon



La façade nord du château et ses deux pavillons

central à trois travées saillantes à toit. Là aussi de nombreuses lucarnes rythment la toiture. Deux pans forment un fronton triangulaire au centre de cette façade, une terrasse et un escalier complètent cet ensemble harmonieux. Les façades sont ponctuées de nombreuses fenêtres et portes-fenêtres.



La façade sud du château

Le château est construit en briques jaunes, tirées d'une argile pauvre en oxyde de fer. À l'époque, il s'agissait de s'inspirer de Paris et le ton des briques jaunes donne l'illusion de la pierre parisienne. De même, le toit en ardoise, très original, du

*Ceils de bœufs
sur la toiture
du château
du Ferradou*



château est un rappel des goûts parisiens qui finirent par s'imposer au reste de la France. Finalement, un bâtiment très beau et très original avec un travail remarquable sur les toitures.

LA VIE DE CHÂTEAU AU XIX^E SIÈCLE

L'histoire de ce site est aussi celle d'une famille bourgeoise au XIX^e siècle qui adopte des comportements aujourd'hui bien étudiés par les historiens. Avec la construction de son château, P. Ferradou participe à ce très vaste mouvement de construction de « châteaux » par les grandes familles bourgeoises de l'époque. On castellise sa maison avec des éléments architecturaux symboliques pour se rapprocher du mode de vie des aristocrates. Les intérieurs sont aussi particulièrement soignés, c'est le cas au Ferradou, nous le verrons dans la revue n° 70, et ces demeures sont aménagées dans un souci de confort comme de prestige.

On le comprend, la vocation de ce type de domaine est liée à la détente, aux loisirs, à la villégiature mais il a aussi une vocation agricole, certainement très ancienne. Et son propriétaire participe aussi de fait à la tradition des XVII^e et XVIII^e siècles qui vit s'installer à Blagnac, dans leurs maisons de campagne ou châteaux, bien des capitouls et des membres du parlement de Toulouse.

Dans la prochaine revue, novembre 2025, n° 70, nous poursuivrons la découverte du château du Ferradou et de son parc.

Prosper Ferradou

maire de Beauzelle puis de Blagnac

par Annie Thomas

UNE PÉRIODE POLITIQUE INTENSE, UN ENCADREMENT DU CORPS ÉLECTORAL ET DES MODES DE DÉSIGNATION DES ÉLUS

Prosper Ferradou a la particularité rare d'avoir été maire de deux communes différentes. Il est maire de Beauzelle de 1862 à 1865 et maire de Blagnac de 1871 à 1876. Les recherches menées à l'occasion de cet article nous apprennent qu'il fut aussi conseiller municipal de la ville de Toulouse en 1846.

Ses deux mandats se déroulent durant une période politique intense. La révolution de 1848 introduit un élément nouveau et démocratique important. Les conseillers municipaux, élus au suffrage universel masculin, élisent les maires et les adjoints, pris au sein des conseils, pour les communes de moins de 6 000 habitants, ce qui est le cas de Beauzelle et Blagnac. Revirement après le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte en 1852, c'est à nouveau le préfet qui nomme le maire comme nous le verrons avec la nomination de Prosper Ferradou à Beauzelle et le Second Empire encadre les scrutins en donnant aux candidats « officiels » soutien et aide. Avec l'arrivée de la Troisième République, on rétablit en principe l'élection des maires par le conseil avec de nombreuses exceptions avant 1877.

Maire de Beauzelle sous le Second Empire



Carte postale
Place
de Beauzelle,
Henri Jansou,
AD 31

Beauzelle est à ce moment-là un petit village. Le recensement de 1861 nous apprend que le village compte 253 habitants. Le registre des délibérations de la commune nous fait vivre son installation en tant que maire. Il a déjà 68 ans. La scène se passe

le 27 janvier 1862 à 10 heures du matin à la mairie dans la salle consacrée aux séances municipales. Le président de séance est Bernard Esquirol, le maire sortant.

Extrait du registre des délibérations :

« Le président déclare la séance ouverte et après avoir fait connaître le motif de la réunion donne communication au Conseil d'un arrêté préfectoral en date du 16 décembre 1861 qui indique que M. Ferradou Prosper, chevalier de la Légion d'Honneur, ancien magistrat et propriétaire est nommé maire de la commune de Beauzelle en remplacement de M. Esquirol démissionnaire.

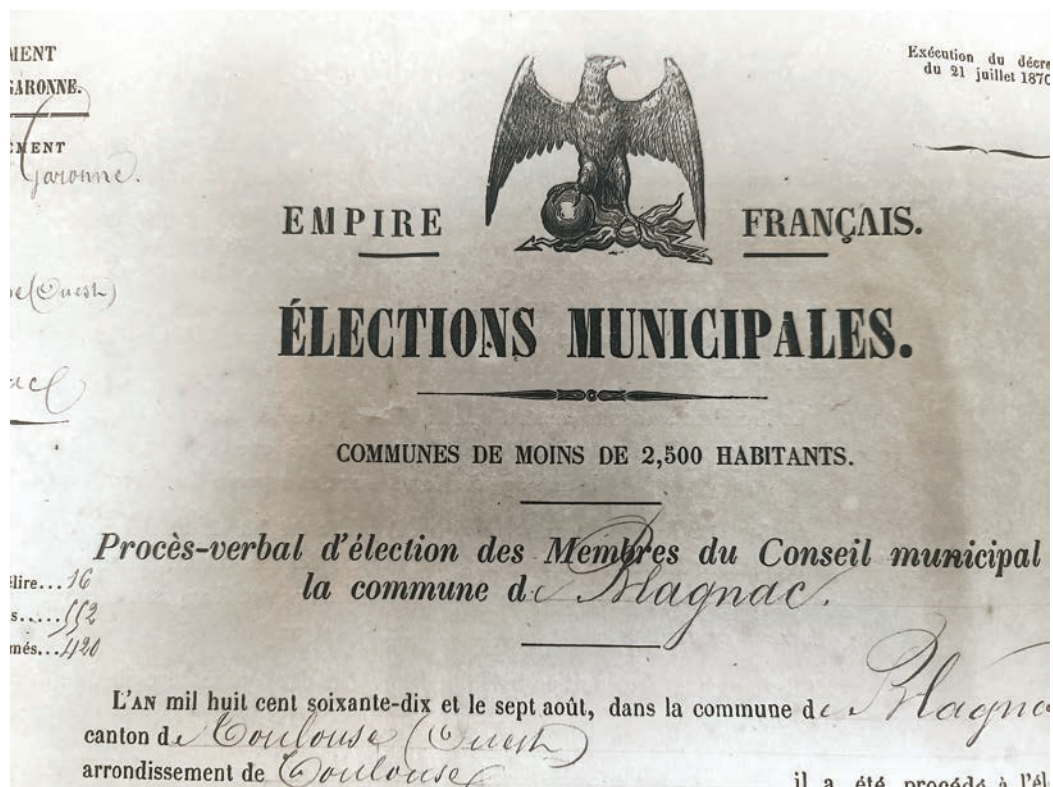
M. Le président appelle M. Ferradou, nommé maire et l'invite à prêter, entre ses mains, le serment prescrit par l'article 14 de la Constitution. M. Ferradou répondant à cet appel se lève et prête serment en ces termes : « Je jure obéissance à la constitution et fidélité à l'Empereur ».

On le comprend à cette lecture, non seulement le maire n'est pas élu par les autres conseillers mais par ailleurs il jure obéissance à la Constitution, ce qui est compréhensible, mais aussi à l'Empereur en tant que chef de l'État. Le procès-verbal est signé par les quatorze membres de l'assemblée.

Une période de transformation de la société française couplée avec un régime conservateur

Alors que Prosper Ferradou est maire de Beauzelle, de 1862 à 1865, le Second Empire est déjà bien installé depuis dix ans. Il a été instauré le 2 décembre 1852 à la suite du coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, le neveu du grand empereur qui devient ainsi Napoléon III, Empereur des Français.

En-tête, avec l'aigle impérial, du procès-verbal d'installation du conseil municipal de Blagnac, 7 août 1870, AM Blagnac



Le Second Empire est une période de transformation de la société française. C'est le début de la révolution industrielle et un âge d'or de la science et des communications. De cette période, on retient aussi la transformation de Paris, la relance de l'instruction publique en particulier pour les filles mais aussi un certain nombre de droits octroyés aux travailleurs. Car, si le régime fut détesté, Léon Gambetta, grand républicain et opposant irréductible au régime bonapartiste, constatait dès 1874 que c'était pendant ces 20 ans que s'était formée « une nouvelle France ».

Au point de vue politique, les historiens définissent ce régime comme conservateur et autoritaire, l'empereur est le seul maître du pouvoir exécutif et concentre tous les pouvoirs. Les maires doivent jurer de lui être fidèles quelle que soit leur couleur politique. Le régime devient plus libéral au fil des années 1860 mais mène une politique de répression de ses oppositions. Malgré cela, au fil du temps, la contestation ne faiblit pas, en particulier de la part des Républicains. Lors des élections législatives de 1869, des combats de rue ont lieu à Paris. Les candidats favorables à l'Empire l'emportent avec 4,6 millions de voix mais l'opposition, majoritairement républicaine, gagne 3,3 millions de voix et la majorité dans les grandes villes. Ces élections marquent le recul important des bonapartistes et sont annonciatrices des grands bouleversements de l'année qui arrive.

Prosper Ferradou n'est plus maire de Beauzelle après le 15 septembre 1865. Il préside son dernier conseil municipal le 11 mai 1865 consacré à des sujets divers : le budget de 1866, l'entretien des chemins vicinaux, la vente de l'herbe des ramiers de Beauzelle... Quand le conseil se réunit de nouveau, le 15 septembre, il n'est plus maire mais il préside la séance au début de la réunion. Il lit alors au nouveau conseil l'arrêté préfectoral du 6 septembre 1865 qui nomme Jean Rolland maire et Gaspard Cizes adjoint. Il invite le nouveau maire à venir prêter serment entre ses mains, ce qu'il fait. Puisque l'Empire est toujours là, c'est exactement le même serment prêté par Ferradou en 1862. Reste posée la question de pourquoi Prosper Ferradou ne fait qu'un passage éclair à Beauzelle.

LE DÉSASTRE DE SEDAN, L'ARRIVÉE DE LA RÉPUBLIQUE ET UNE QUASI-GUERRE CIVILE

Les choix diplomatiques hasardeux de l'empereur amènent une guerre désastreuse contre les armées de la Prusse et des autres États allemands. La guerre est déclarée en juillet 1870 et, très rapidement, le 2 septembre 1870, l'armée française capitule à Sedan et Napoléon III se constitue prisonnier. Cet événement entraîne un big-bang politique d'abord avec la perte de l'Alsace-Moselle lors de la signature de l'armistice et ensuite avec l'instauration de la III^e République sous l'égide d'un Gouvernement provisoire de Défense Nationale. C'est le début d'une période politique particulièrement troublée.

Les Allemands commencent le siège de Paris le 18 septembre 1870. La capitale souffre mais veut continuer à se battre alors que le gouvernement signe l'armistice le 28 janvier 1871. Appelée à ratifier la paix, l'Assemblée nationale élue à la hâte le 8 février, est majoritairement royaliste. Revenue de Bordeaux où le pouvoir parlementaire s'était réfugié, l'Assemblée choisit de siéger à Versailles, ancienne capitale de la monarchie, plutôt qu'à Paris, ce que les Parisiens vivent comme une provocation.

La Commune de Paris

La Commune de Paris, période insurrectionnelle durant laquelle les Parisiens furent maîtres de la capitale, a duré 72 jours, du 18 mars au 28 mai 1871, avant d'être

*Barricade de la
Chaussée-Ménil-
montant,
Commune de
Paris,
anonyme,
Musée
Carnavalet*



violemment combattue par le gouvernement républicain lors de la Semaine sanglante (21 au 28 mai 1871). Elle faisait suite aux communes de Lyon et de Marseille et elle choisit d'ébaucher pour la ville une organisation de type libertaire. Le bilan de la répression est terrible : 20 000 victimes, 38 000 arrestations et quelques milliers de proscrits et de déportés vers les bagnes de la colonie la plus éloignée de la métropole, la Nouvelle-Calédonie. Ce n'est que dix ans plus tard, en 1880, que viennent les lois d'amnistie et le retour des exilés et des déportés.

*Départ
des condamnés
de la Commune
vers la
Nouvelle-
Calédonie,
Fortuné Méaulle,
Musée
Carnavalet*



DEVENIR MAIRE DE BLAGNAC EN 1871

Avec la fin de l'Empire s'ouvre une période très confuse où les maires sont révoqués, nommés, élus. Prosper Ferradou est d'abord élu puis nommé, les règles électorales ayant changé plusieurs fois entre 1870 et 1882. Les archives ont conservé sa nomination par le préfet de la Haute-Garonne le 18 avril 1871 alors même que la Commune de Paris bat son plein.

UNE AMBITION QUI VIENT DE LOIN

Les Ferradou, bien que résidant à Toulouse, sont une famille de notables ancrés dans la vie politique de la commune de Blagnac. Prosper Ferradou fait partie du conseil municipal de Blagnac tout au long de cette période et nous comprenons que ses ambitions pour devenir maire sont anciennes. Qu'on en juge ! Il est élu au conseil municipal le 28 juin 1840. Il jure fidélité au roi Louis-Philippe qui règne à cette époque. Lors de l'élection du conseil municipal du 10 août 1846, il n'obtient qu'un seul suffrage, on peut penser qu'il s'agit de son vote alors même qu'il est conseiller municipal à Toulouse. Le 30 juillet 1848, en revanche, il est élu avec 259 suffrages et Bertrand Lavigne devient maire. En 1852, année du coup d'État, il n'obtient que 161 suffrages et n'est pas élu, Bertrand Lavigne refuse sa réélection triomphale pour ne pas prêter serment à l'empereur.

Changement en 1855, Prosper Ferradou est élu avec 161 suffrages mais dans la liste d'opposition de couleur républicaine. Les archives départementales ont conservé

une lettre du maire, Jean Rocolle, au préfet. Il se plaint que « *l'opposition ait complètement triomphé mais avec seulement 7 suffrages d'avance et des stratagèmes* ». Parmi ceux-ci, il retient le fait que la liste d'opposition comportait les deux plus riches bien tenants (propriétaires) de la commune, le premier est Prosper Ferradou et le second, M. Donnengeau-Viguerie. Nous apprenons au détour de cette lettre que Ferradou est un des deux plus riches propriétaires de la commune. Le maire prophétise que Prosper Ferradou va démissionner et ce fut bien le cas, la lettre est conservée aux archives municipales. Dix ans passent avant qu'il ne revienne au conseil municipal, ce fut le 23 juillet 1865 où il obtient 387 suffrages. Le fait qu'il se soit présenté à Blagnac explique peut-être pourquoi il a décidé de ne plus siéger à Beauzelle.

Le nombre de votants, très modeste on le voit, est à mettre en relation avec le nombre d'habitants de notre village à cette époque. Lors du recensement de 1872, Blagnac comptait 1741 habitants.

Enfin maire de Blagnac !

En août 1870 il est à nouveau élu membre du conseil municipal et il est appelé par le préfet de la Haute-Garonne, le 18 avril 1871, à exercer les fonctions de maire en remplacement de M. Bézard. Il a 77 ans. Sa mission est simple : organiser les prochaines élections municipales et la révision des listes électorales comme en atteste le courrier du Secrétaire général de la préfecture. Nous sommes dans l'installation institutionnelle de la Troisième République.

L'élection du conseil municipal a lieu le 30 avril 1871 et il est élu maire par les conseillers municipaux le 5 mai. Dans une lettre confidentielle au préfet, celui qui restera son fidèle adjoint, Pierre Lacroix se félicite : « *Jamais de mémoire d'homme, une élection municipale avec plus d'ordre et de tranquillité que celle du 30 avril dernier. Calme, régularité, les ennemis de l'ordre n'ont pas trouvé le courage de formuler la plus petite plainte* ». Le procès-verbal d'installation indique les qualités et la fortune de P. Ferradou qui sont considérables. Sa fortune est estimée à 25 000 f et celle de son adjoint, Pierre Lacroix, à 2 000 f.

Une fin de mandat cruelle et un maire inconnu : Antoine Darolles

La fin de son mandat est cruelle. Le 12 octobre 1875, dans une lettre au préfet, il donne sa démission pour des raisons médicales. Il écrit : « *Dieu me frappe de l'infirmité la plus cruelle qui pouvait m'atteindre. Il me prive de la vue. J'ai perdu entièrement l'usage d'un œil et l'autre est fortement attaqué. Je ne peux plus lire. Il m'est impossible de diriger l'administration communale. M. le Préfet, merci de la confiance dont vous m'avez comblé* ». Le préfet en réponse accepte sa démission avec l'assurance de son estime pour les services rendus. Jusqu'à aujourd'hui, la fin de mandat de P. Ferradou était située en 1878 alors que ce n'est pas le cas.

C'est en février 1876 que son successeur, Antoine Darolles, est installé comme maire par un arrêté du préfet du 4 février. Le 16 février, jour du conseil municipal, le registre des délibérations de Blagnac donne le procès-verbal d'installation du nouveau maire. Antoine Darolles reste maire de Blagnac neuf mois du 4 février 1876 au 10 octobre 1876 où Raymond Bénazet est élu maire.

Est-ce parce que son mandat a été très court que les historiens locaux et l'administration communale n'ont pas gardé trace de ce maire ? En tout cas, il n'était pas un inconnu. Il était né le 24 juillet 1806 et était propriétaire à Blagnac. Son arbre généalogique montre ses liens avec les familles traditionnelles de Blagnac. Sa présence au conseil municipal est ancienne durant cette trentaine d'années. Il était déjà candidat au conseil municipal le 28 juin 1840 où il fut battu. Il devint en 1875, pendant la grande inondation de la Garonne, le maire-adjoint de Prosper

Tableau
des conseillers
municipaux
de Blagnac
élus en 1871,
AM Blagnac

COMMUNE DE *Blagnac.*

TABLEAU des Conseillers municipaux (1).

NOMS ET PRÉNOMS des Membres élus du Conseil municipal. (Pour tous les membres élus.)	SIGNATURES de ceux qui ont prêté serment.	MOTIFS D'ABSENCE ou d'empêchement de ceux qui ne se sont pas présentés. (2)	QUALIFICATIONS, PROFESSIONS ou FONCTIONS ACTUELLES, titres et décorations.	ÉPOQUE DE L'ABSENCE ou AGE.	MARIÉ, VEU, CÉLIBITAIRE.	NOMBRE D'ENFANTS.	FORTUNE PERSONNELLE, mobilière ou immobilière.	QUALIFICATIONS, PROFESSIONS ou FONCTIONS depuis l'entrée dans la société.	IMPÔTS COTISÉS.	OBSERVATIONS.
<i>Lazardouy</i>	<i>Lazardouy</i>		Propriétaire	76 ans	Marié	2		Non la colonne	407	
<i>Lacaze</i>	<i>Lacaze</i>		Propriétaire	54	Marié	1			355	
<i>Debas</i>	<i>Debas</i>		Négociant	65	Veuf	2			232	
<i>Doce</i>	<i>Doce</i>		Propriétaire	56	Marié	1			250	
<i>Cadagne</i>	<i>Cadagne</i>		Propriétaire	59	Marié	1			229	
<i>Cadagne</i>	<i>Cadagne</i>		Propriétaire	70	Veuf	1			222	
<i>Picasse</i>	<i>Picasse</i>	Decommis			Marié	1			226	
<i>Darolles</i>	<i>Darolles</i>		Propriétaire	64	Marié	2			225	
<i>Benard</i>	<i>Benard</i>		Propriétaire de droit	56	Marié	3			220	
<i>Suzary</i>	<i>Suzary</i>		Employé	42	Marié	0			216	
<i>Darolles</i>	<i>Darolles</i>		Propriétaire	53	Marié	1			212	
<i>Bertrand</i>	<i>Bertrand</i>		Propriétaire	50	Marié	2			211	
<i>Marquet</i>	<i>Marquet</i>		Cultivateur	56	Marié	2			205	
<i>Doche</i>	<i>Doche</i>		Médecin	74	Marié	2			204	
<i>Dejourné</i>	<i>Dejourné</i>		Représentant	55	Marié	3			199	
<i>Radet</i>	<i>Radet</i>		Propriétaire	62	Marié	1			172	

Le Président a déclaré les membres du Conseil municipal qui ont prêté serment installés dans leurs fonctions, et a clos le présent procès-verbal, qui a été dressé en double minute, dont une pour être transmise à M. le Préfet, par l'intermédiaire de la sous-préfecture, et l'autre pour être déposée aux archives de la commune.

A *Blagnac* le *22 Août* 1870.

Le Maire Président,

Nomination
d'Antoine
Darolles
par le préfet
le 4 février 1876
AD31

CABINET
DU PRÉFET.

Préfecture de la Haute-Garonne.

ARRONDISSEMENT
de _____

CANTON
de _____

COMMUNE
de _____

Le PRÉFET de la Haute-Garonne ;

Vu la loi du 5 mai 1855 ;
Vu la loi du 20 janvier 1874 ;

ARRÊTE :

ART. 1^{er}. M. *Darolles*, *ancien Prop. conseil n° 11* ou *adjoint*,
est nommé *Maire*
de la commune de *Blagnac*, en remplacement de M. *Foradau*,
démissionnaire.

ART. 2. L'installation de M. *Darolles*
aura lieu en séance du Conseil municipal, dont la réunion est
autorisée à cet effet.

Fait à Toulouse, le *4 Février* 1876

Le Préfet,
Baron de Landreau,
signé : *Ch. WEICKE*.

Pour copie conforme :
Le *Commissaire de Blagnac* par *Antoine Darolles*
Secrétaire général,
J. Boyer

Tombe d'Antoine
Darolles au
cimetière centre
de Blagnac.
Photo BHM



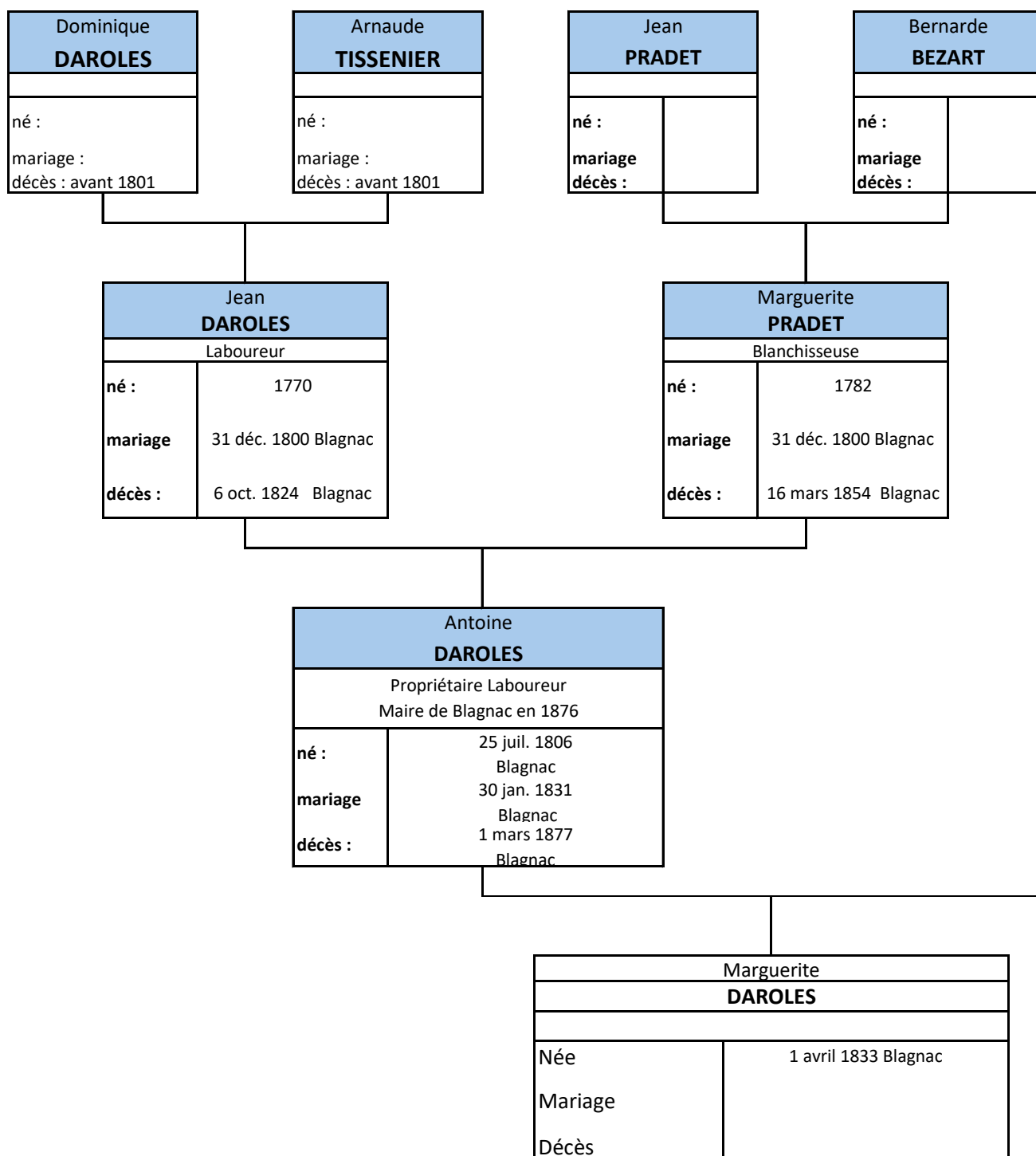
FAMILLE DAROLES ANTOINE

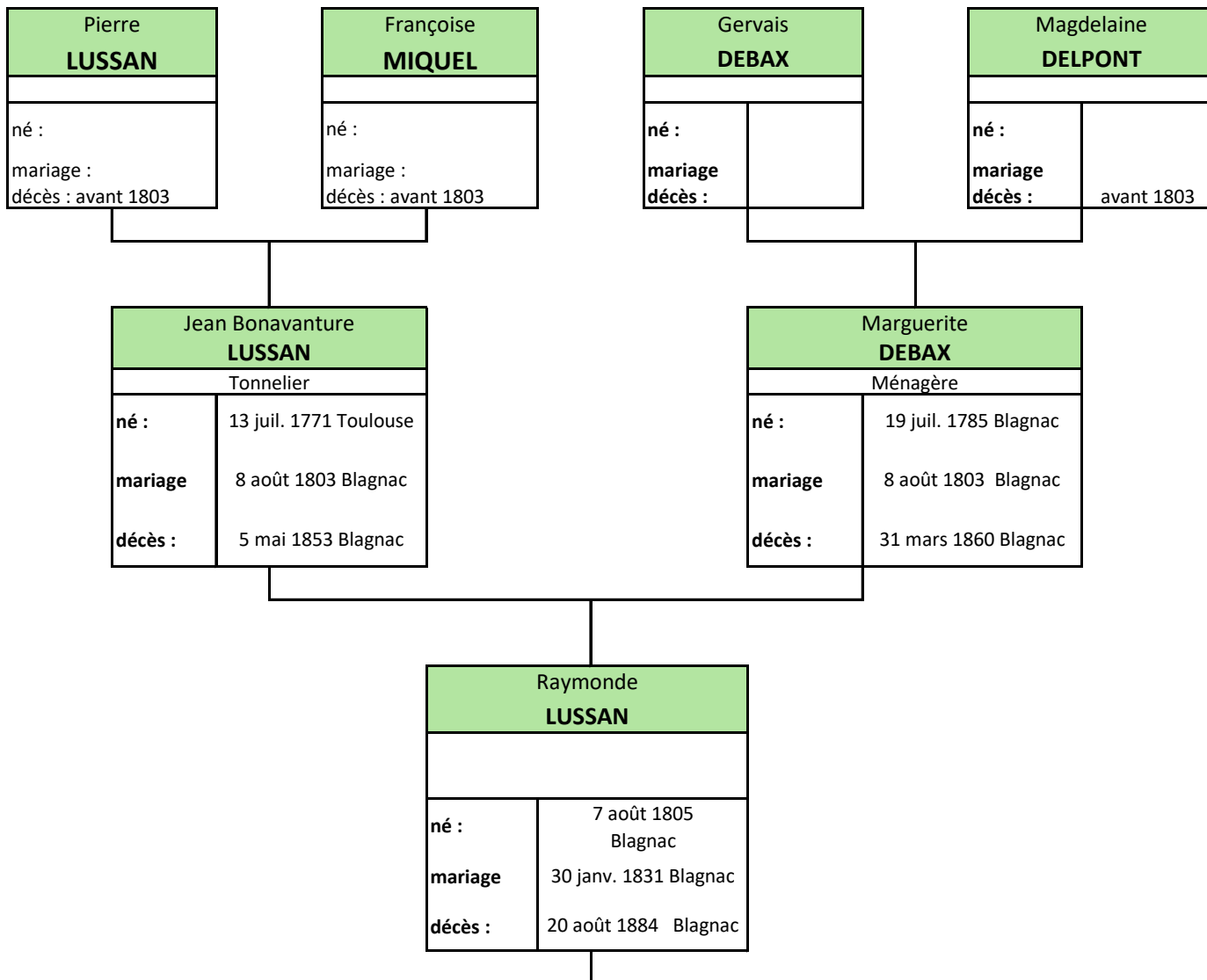
AGE DE 56 ANS

EN L'ABSENCE D'UN DONateur REPUTEE
D'UNE PROCEDURE DE REPRISE.
PRIERE DE S'ADRESSER
A LA MAIRIE.

PROCESSION A PERPETU
1875

Généalogie d'Antoine Darolles réalisée par Didier Chapuy





ETAT des Services administratifs de MM. les Maire et Adjoint.

FONCTIONS.	NOMS.	PRÉNOMS.	DATE DE NAISSANCE.	PROFESSION QUALIFICATION, TITRES ou décorations.	DATE DE L'ENTRÉE EN FONCTIONS (1)	FORTUNE ÉVALUÉE EN REVENU.	NOMBRE DE suffrages obtenus dans les dernières ÉLECTIONS MUNICIPALES.
Maire.	Ferradou	Prosper Jean Stancois Marguerite	24. Mai 1874	Avocat, Avoué et le Répertoire	21. Avril 1871	1500	264
Adjoint.	Darolles	Jules	17. Juin 1847	Ingénieur	21. Avril 1871	1800	292

(1) Si les fonctions ont été remplies antérieurement, indiquer à quelle date elles commencent, et, en y a eu interruption, en faire connaître la durée.

Etat de service
de MM les maire
et adjoint
de Blagnac
en 1871,
AM Blagnac

Ferradou après la mort subite de Pierre Lacroix d'une maladie « charbonneuse ». Il convient aujourd'hui de rendre justice à Antoine Darolles.

Anecdotes et atmosphère du moment

Les registres des délibérations municipales et les archives de la préfecture regorgent d'anecdotes et permettent d'éclairer la vie à l'époque au-delà des affaires politiques. C'est bien sûr le cas tout au long du mandat de Prosper Ferradou qui a une relation très personnelle avec les différents préfets avec qui il n'hésite pas à échanger sur les petits tracas de sa vie de maire, quitte parfois à avoir recours à la menace de démission. En 1873, deux ans après son élection, le conseil municipal le place en minorité sur deux questions relatives aux instituteurs à propos en particulier d'une allocation complémentaire pour le maître-adjoint. La nouvelle école des garçons incluse dans le nouveau bâtiment de la mairie-école avait été inaugurée en 1871 alors que P. Ferradou commençait son mandat.

Patiemment, durant les mois d'août et de septembre, le préfet échange avec lui

Signature de
Prosper Ferradou
dans une lettre
au préfet
AD 31

quatre cents.
J'ai l'honneur d'être avec respect,
Monsieur le préfet,
votre très humble et très obéissant serviteur
Le Maire de Blagnac,
P. Ferradou

pour lui dire, d'une part, qu'il y a désormais des obligations légales qui s'imposent aux communes et que, d'autre part, le conseil municipal ne souhaitait pas lui porter tort. Finalement, l'instance délibère à nouveau sur ce point et P. Ferradou reprend sa démission.

Plus cocasse et toujours en 1873, le torchon brûle entre le maire et le curé qui se permet d'écrire au maire une « mercuriale » à propos d'un projet de procession



L'église
de Blagnac,
cliché BHM

aux flambeaux. P. Ferradou se plaint auprès du préfet que le curé cherche à tromper sa bonne foi de maire, quand il se rapproche de l'archevêque sans lui en parler d'abord et dit avec force qu'il y a des précédents entre eux. « *M. Le curé cherche toujours à empiéter sur les droits de l'autorité civile* ». Il refuse dans ces conditions de conserver sa fonction car s'il ne peut plus avoir de rapports avec le curé lors des cérémonies publiques, il s'abstiendra d'aller à l'église. Le préfet fait entendre la voix de la raison en plaidant le malentendu et le maire reste à son poste.

Cet incident illustre bien les relations souvent conflictuelles entre les représentants de l'Église catholique et ceux de la toute jeune République. La loi de 1905, séparant l'Église et l'État marquera un tournant décisif dans cette relation en faveur de la République.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives départementales de la Haute-Garonne, AD 3M 297, AD 3M 802, AD 3M 803, AD31 209.

Archives municipales de Blagnac, 1D 17, 1D 18, 1D 19, 1D 20, 1D 21, 1D 22, 1K 33, 1K 39, 1K 46

Archives municipales de Beauzelle, 1D 7, 1D 8

Blagnac Questions d'histoire, numéro spécial « *Gouverner Blagnac du Moyen-âge à nos jours* » de novembre 2020 sous la direction de Jack Thomas ; numéro spécial *Blagnac et ses rues* ; et les revues : 16, 24 et 68.

« Châteaux et maisons de maître : la propriété foncière érigée en domaine. L'exemple du Midi toulousain aux XIX^e et XX^e siècles », Vincent Thébaud, *Cahiers Nantais*, année 2000.

La Haute-Garonne, les cinq cent quatre-vingt-neuf communes. Editions Delattre Lavigne, Bertrand, *Histoire de Blagnac : Sa baronnie, ses barons, ses châteaux, son prieuré, ses églises*, Toulouse, L. Capdeville, 1875.

« La vie de château au XIX^e siècle, Château d'Espeyran » <http://chateaudespeyran.fr>
Les Archives de France

Nos meilleurs remerciements à Sandrine Roussel, archiviste de la ville de Blagnac et à Didier Chapuy pour les recherches généalogiques.

JEAN BARTHET, un Blagnacais dans la guerre de sa terre aux tranchées

par la classe de 3ème 5 du collège Henri Guillaumet de Blagnac

Jacques, Eléonor, Fares, Nassim, Louane M., Joceline, Anton, Justin, Keliah, Lyna, Rayan, Tessa, Marie, Olivia, Nour, Luis, Nawal, Louane B., Nathan A., Nina, Enrica, Amine, Diego, Hamza, Nathan G., Hugo, Intisar, Ariane, Wissale

*Une partie
des collégiens
de la classe
de 3ème 5
du collège
Guillaumet
de Blagnac*



Cet article est le résultat d'un projet mené par les élèves de la classe de 3ème 5 du collège Guillaumet entre septembre 2024 et janvier 2025 sous la direction de leur professeur d'histoire, Samuel Hedde. Ils ont, dans un premier temps, étudié des lettres de Jean Barthet, soldat pendant la Première Guerre mondiale, en cours d'histoire. Le projet d'écriture de cet article a aussi été l'occasion de s'interroger avec la professeure documentaliste, Mme Meis sur les usages de l'intelligence artificielle pour rédiger des textes. La rencontre avec Mmes Thomas et Lanaspèze de l'association Blagnac Histoire et Mémoire a permis de préciser les attentes d'une revue scientifique et la portée de ce type d'article. Les élèves ont aussi mieux perçu toute la richesse des lettres de Jean Barthet pour écrire l'histoire des hommes et des familles de Blagnac pendant cet épisode tragique. La rédaction de l'article a alors commencé assistée par l'IA, utilisé comme un outil qu'il faut sans cesse corriger dans le but d'obtenir le résultat imaginé. L'article et le contenu iconographique ont ensuite été envoyés à la rédaction de Blagnac Questions d'histoire. A la suite d'une dernière série d'échanges bienveillants, il est possible de proposer cette présentation d'un héros blagnacais de la Première Guerre mondiale : Jean Barthet.

Jean Barthet

à travers ses lettres

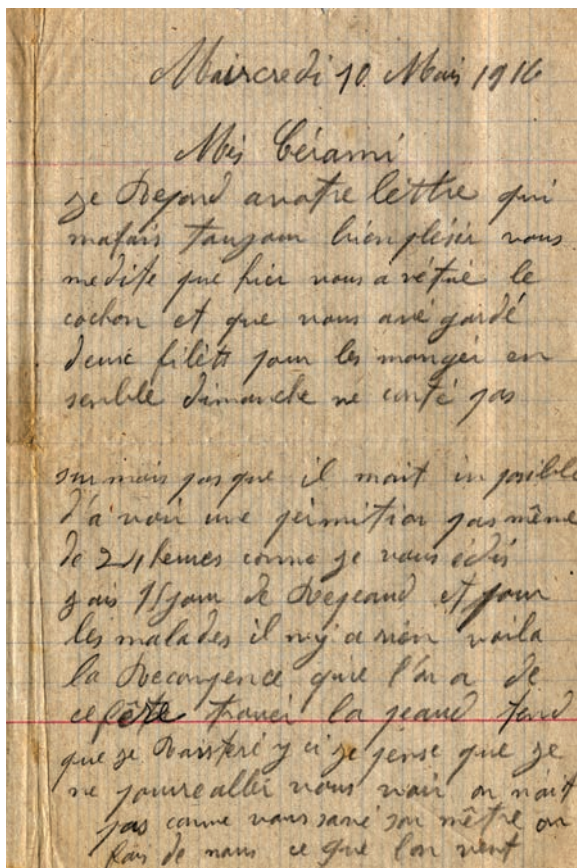
Au travers de la correspondance de Jean Barthet, soldat pendant la Première Guerre mondiale, se dessine le quotidien terrible des poilus. Par ses lettres adressées à sa famille et à ses amis de Blagnac, nous découvrons ses expériences de combattant, ses souffrances et l'évolution de son regard sur la guerre.

HISTOIRE DES LETTRES : UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL

En 2009, les membres de l'association *Blagnac Histoire et Mémoire* ont eu accès grâce à Mme Athès à un très grand nombre de lettres de son grand-père, Marcel Carreyn. Celui-ci était un soldat venu en 1914 du Nord de la France et qui passa à Blagnac avant de rejoindre Marseille avec son régiment pour embarquer vers le front balkanique. Particulièrement bien reçu par la famille Sylvestre, il écrit du front à Mme Sylvestre, institutrice à Toulouse, et à sa fille « Nénette », qu'il épouse après le conflit.

Dans ce corpus, avec les lettres de M. Carreyn, se trouvaient d'autres lettres écrites et signées par Jean Barthet. Né en 1879, Jean Barthet est un paysan de Blagnac, marié à Adèle Boniface à Blagnac en 1907 et père d'Antonin en 1909. Jean Barthet travaillait aussi comme ouvrier agricole chez les Sylvestre dont il gérait la propriété. Les lettres nous montrent qu'il y avait une profonde sympathie entre les deux familles et que les lettres de l'un ont été conservées au même titre que celles envoyées par l'autre. Ces lettres ont été écrites il y a plus de cent ans et nous sont parvenues grâce aux soins de cette famille.

La lecture et l'analyse de ces lettres s'est révélée complexe. L'écriture de Jean Barthet est difficilement lisible. Il écrivait dans des conditions très contraignantes, au front. Cependant, on peut aussi imaginer en observant son orthographe que Barthet avait rapidement quitté l'école et écrivait peu comme beaucoup de paysans du début du XX^e s. On observe beaucoup de fautes et Jean Barthet écrivait un peu comme il parlait. Cela n'enlève pourtant rien à l'intelligence dont il fait preuve dans le regard qu'il porte sur la guerre depuis le front.



Fonds
Marcel Carreyn
collection famille
Sylvestre

M^e-selle Jeanne
 Sylvestre à Blagnac
 par Toulouse
 H^e-Garonne
 en voi du soldat Bartlet
 du 130^{me} Casteljaloux

Fonds
 Marcel Carreyn
 collection famille
 Sylvestre

**CORRESPONDANCE
 DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE**
 CARTE EN FRANCHISE



Expéditeur :
 Nom et prénoms : *Sylvestre*
 Grade : *capitaine*
 Régiment ou Service : *130^{me}*
 Compagnie, Escadron, Bataillon, Section, etc.)
 Secteur postal n° :
 (Les indications ci-dessus sont à reproduire dans l'adresse de la réponse.)

Adresse :
*M^{me} Bartlet à
 Blagnac par
 Toulouse H^e-Garonne*



JEAN BARTHET ET LES SOLDATS BLAGNACAIS MOBILISÉS DE 1914 À 1918

Blagnac, comme toutes les communes de France, est concernée par la Première Guerre mondiale. Trois cents hommes du village ont été mobilisés pour le conflit. Ils ont été incorporés dans différents régiments comme le 14^e et le 83^e régiment d'infanterie, le 23^e régiment d'artillerie lourde de campagne qui avaient leur garnison à Toulouse. Jean Barthet est, pour sa part, intégré dans le 133^e régiment d'infanterie. Jean Barthet effectue son service militaire de 1900 à 1902. Il est déclaré apte au service armé en octobre 1914. En mars 1915, il est rappelé et incorporé à Marmande. Il rejoint le front en avril 1915, à 36 ans, dans le secteur de Verdun. Soixante-treize soldats Blagnacais ont perdu la vie pendant le conflit, le monument aux morts en témoigne. Seize Blagnacais furent faits prisonniers par les Allemands dont la moitié en 1918 et 75 furent blessés.

JEAN BARTHET AU FRONT : COMBAT ET SURVIE

Dans les lettres envoyées à ses proches, Barthet évoque la réalité brutale de la guerre, particulièrement marquée par les combats incessants. Il décrit les offensives auxquelles il participe, notamment aux Épargnes : « *Voilà déjà huit jours qu'une bataille a commencé... on a commencé à savoir qu'il y a 1500 blessés... pour prendre 200 mètres de terrain* » (lettre du 26 juin 1915). Il dépeint aussi la dureté des combats où la vie ne tient qu'à un fil et les corps s'accumulent sans cesse, suspendus aux barbelés : « *Nous avons encore pendu au fil de fer des boches quelques cadavres qui sont là à moitié pourris* » (lettre du 26 juin 1915). Il exprime sa tristesse en annonçant le décès d'un camarade dans une lettre du 18 juillet 1915 « *Si je ne vous ai pas parlé du pauvre Jean Heuillet, c'était pour ne pas vous faire de peine, je ne pensais pas que vous le saviez.* » Peut-être parle-t-il plutôt de François Heuillet, mort à 20 ans à Perthes-les-Hurlus le 3 juin 1915.

Les soldats font face à la menace constante des bombardements. Le 5 mars 1918, Barthet relate une nuit de bombardement intense : « *Un grand bombardement s'est déclenché... Nous sommes restés dans un coin de tranchée... Il n'y avait pas d'abri où nous étions... Après une demi-heure, ça s'est calmé et nous avons pu continuer notre travail* ». Ces moments de peur extrême, où la vie de chaque soldat est suspendue aux sifflements d'obus, sont fréquents. Il n'hésite pas à exprimer sa peur dans la même lettre du 5 mars 1918 « *Vous pouvez croire que nous n'en menions pas large malgré qu'il y a longtemps que l'on entend cette musique.* » L'horreur de la guerre se manifeste aussi par l'usage des gaz toxiques, comme le gaz moutarde, redoutés des soldats. Barthet raconte : « *Les boches nous ont lancé des gaz toute une journée* » et mentionne la chance d'un vent favorable ayant dissipé les émanations dangereuses (sans date). Entre les explosions d'obus, le bruit constant et l'angoisse des attaques, les soldats doivent apprendre à vivre avec une tension qui les use physiquement et mentalement.

La vie quotidienne dans les tranchées est tout aussi éprouvante. Barthet raconte l'inconfort permanent, le manque d'hygiène et l'omniprésence des poux et des rats. Dans une lettre du 28 juillet 1916, il décrit la tourmente infligée par les rongeurs et les poux : « *Sitôt la lumière éteinte, c'est les rats, les souris qui galopent... Puis, après, viennent les poux.* » Les conditions météorologiques n'épargnent pas les soldats, et les intempéries rendent le quotidien encore plus difficile. Ainsi, dans sa lettre du 9 octobre 1915, Barthet raconte les nuits glaciales passées à plat ventre devant les lignes ennemies. Dans une lettre du 16 janvier 1918, il écrit : « *Nous avons de nouveau de la boue jusqu'aux oreilles... Nous avons couché dans un abri par terre, où il n'y a que de*

vous craignez que l'on s'occupe
 non bien non moi je ne le craignais en
 core au jour d'hui un camarade qui
 m'a bien le permission m'a dit qu'il y a deux
 voisins de lui qui ces parents se vaient
 de recevoir le mortuaire que ces filles
 était noyée a la travière pour ce
 lantique que le bateau a vait te que
 par les hordes noyé en jeun combien il a
 ra ut a nel ses deu de noyé et sans
 Gouter ceuse que l'on ne sait pas
 la guerre jour le moment est comme
 si elle n'estait pas commencé on n'a
 rien vu de la danger les hordes vont
 non faire tout au fond de leur ou du
 main une grande partie au jour d'hui
 j'ai une un article sur le petit
 permission parlent de fouteuse et des
 en viron que tout le monde travaille
 de bon cœur et que tout est bien

Mardi 22 Février 1917
 Mes Chériami
 Je vien de recevoir votre carte qui
 m'a fait comme toujours bien plaisir et au quel
 vous m'avez dit que vous n'avez pas en honneur
 il en est moi de même pour moi non saime
 toujours en core même par telain je commence
 de maitre un jeux de l'ose de la fatigue que
 ça va sur moi ce n'est pas tout que l'on
 non laisse de jouer un peu mais je crois que ce
 ne va pas être pour longtemps en dis que nous
 allons recevoir après de moi je ne suis si sont
 vrais ou faux je puis vous dire que au jour
 d'hui je passer comme jour de carnaval a
 l'autre crier qui que ce n'est pas a le même
 date mais ce fait le jour de carnaval que
 je souhait a rétro un et je n'aurais pas moi
 en de le dépasser a la guerre j'est vrai
 que il n'est pas pour moi aussi mauvais
 que l'ancien mais il n'est pas bien
 ...

Stichtun adresse
**Kriegs-Gefangenen - Stammlager
 Limburg a/L.**

**Kriegsgefangenen-
 Sendung**

Name des Absenders Barthet
Monsieur et
Madame

Sylvestre a
Blagnac

**Absendung
 25. 9. 18
 P. P. Limburg
 a/L.**

Jean 314^{me} Infanterie
Blagnac

Persönliche Nummer 1146
 (Bestimmungsort)

Arrondissement (France) Toulouse

Nummer des Filiallagers 1547
 Département (France) 4^{te} Garonne
 Province (Belgique)
 Pays (Land) France

« Je ne sais si c'est en l'honneur du
 carnaval, la musique du régiment ce soir à
 la rentrée de l'exercice avant la soupe du
 soir nous a joué 4 morceaux et je vous
 assure que s'il y en a qu'il leur fasse plaisir,
 ce n'est pas à moi... parce que pour moi
 d'entendre la musique à présent, au temps
 où nous sommes et de savoir qu'il y a des
 mères ou pères qui sont en train de pleurer
 et d'autres qui se font tuer, je dis que nous
 avons tous perdu la tête; je pense que l'on
 devient fou sur la terre. »

Dimanche 11 Septembre Mes Chériami je vien
 vous dire que je suis toujours en bonne santé et je pense que
 ma lettre vous en donnera de même a tous il me
 tarde bien de recevoir quelque petite nouvelle de Blagnac
 l'autre jour j'étais dans le camp un prisonnier qui
 était de Toulouse on a causé la soirée ensemble et il m'a
 dit que la maison Prulliac donnait beaucoup au comité
 vous pourriez me mander a Madame Laurent si je ne
 pourrais rien obtenir de quelque comité en fin je
 prend ce cœur de tout ceux qui peuvent m'aider
 voizer cordiale poignée de main et vous en
 brosser a tous Barthet

Fonds
 Marcel Carreyn
 collection famille
 Sylvestre

l'eau et de la boue ». La pluie et l'humidité rendent presque impossible de se reposer ou de se réchauffer, ce qui conduit de nombreux soldats à contracter des maladies, notamment des infections respiratoires ou des gelures. A la fin de l'hiver 1917, Jean Barthes raconte à ses proches : « *Malgré le froid que j'endure aux pieds, je suis toujours en bonne santé ; [...] ; il y en a beaucoup qui ont les pieds gelés.* » (lettre du 17 mars 1917).

Les nuits sont également difficiles, Jean Barthes n'a pas la possibilité de se reposer. Ses missions se déroulent la nuit : « *Je suis toujours au même boulot ; comme je vous ai déjà dit nous mangeons la soupe à 3 h et l'on part à 4 h afin d'être en ligne, monter notre matériel à la nuit ; nous avons à peu près deux heures bien dangereuses parce que, avec nos mulets attelés aux wagonnets nous allons jusqu'à 300 à 400 m des lignes boches et il arrive que les Boches nous entendent et ils nous bombardent ; depuis que je monte nous avons été bombardés deux fois et je vous assure que, avec nos mulets, ce n'est pas commode parce qu'ils sont comme nous, ils ont peur de ce qui fait mal.* » (lettre du 26 mars 1918). Même dans ce rôle de ravitaillement, le danger reste omniprésent.

Les conditions de combat augmentent également les risques de blessures, comme Barthes l'a lui-même vécu à plusieurs reprises. En mars 1916, lors de la bataille du « Bois Bourru » près de Verdun, il est blessé une première fois. Dans une lettre du 2 avril 1916, écrite depuis l'hôpital de Montargis, il raconte : « *Nous avons été relevés par les tirailleurs algériens et c'est au moment de la relève qu'une marmite [obus] tomba au milieu de la section, la moitié vola en l'air...* ». Barthes survit à cet épisode, mais il est sérieusement blessé et doit être évacué. Ce n'est pas la dernière fois qu'il se retrouve en mauvaise posture. En juillet 1916, il est à nouveau évacué pour des problèmes oculaires causés par une explosion, et en mars 1917, il est blessé à l'œil droit par un éclat de torpille. Ces blessures, souvent graves, réduisent ses capacités mais ne l'empêchent pas d'être renvoyé au front après une courte période de récupération. Dans la lettre du 7 mai 1917, il écrit : « *Je n'ai pas assez la chance d'être assez amoché pour ne pas revenir à l'enfer ; enfin, c'est toujours autant de passé [...]* »

Le 15 juillet 1918, Jean Barthes est fait prisonnier au château de Vandières. Il écrit à ses amis pour demander de l'aide. Extrait de la lettre envoyée : « *L'autre jour, j'ai trouvé dans le camp un prisonnier qui était de Toulouse. On a causé la soirée ensemble et il m'a dit que la maison Paulliac donnait beaucoup au comité. Vous pourriez demander à Mme Surent si je ne pourrais rien obtenir de quelque comité. Enfin, je prends secours de tous ceux qui peuvent m'en envoyer.* »

LES RELATIONS AVEC L'ARRIÈRE : DES LIENS MAINTENUS AVEC BLAGNAC

Malgré la distance, les lettres de Barthes témoignent d'une grande préoccupation pour ses proches restés à Blagnac et en particulier ses patrons, les Sylvestre. Il leur envoie des instructions pour l'exploitation de la ferme et surveille attentivement les travaux agricoles. Dans une lettre du 28 juillet 1915, il conseille ses amis sur les semences en fonction de la météo : « *Préparez-vous, que lorsque le temps le permettra, si c'est prêt, que vous puissiez les semer.* » Barthes montre ainsi que, même au front, il n'oublie pas ses responsabilités familiales et agricoles.

Les fêtes revêtent une signification particulière pour les soldats. Les écrits de Barthes révèlent les conditions dans lesquelles lui et ses camarades les célèbrent. À Noël 1915, il a vécu la veillée au milieu des bombardements. « *Enfin, voici la Noël passée ; je vous assure que le soir de la messe de minuit, nous avons eu une sonnerie de cloches pas ordinaire ; vers 10h me trouvant en sentinelle à la sape, poste avancé vers les lignes boches, un bombardement a commencé par les nôtres... et puis les boches ont riposté* » puis

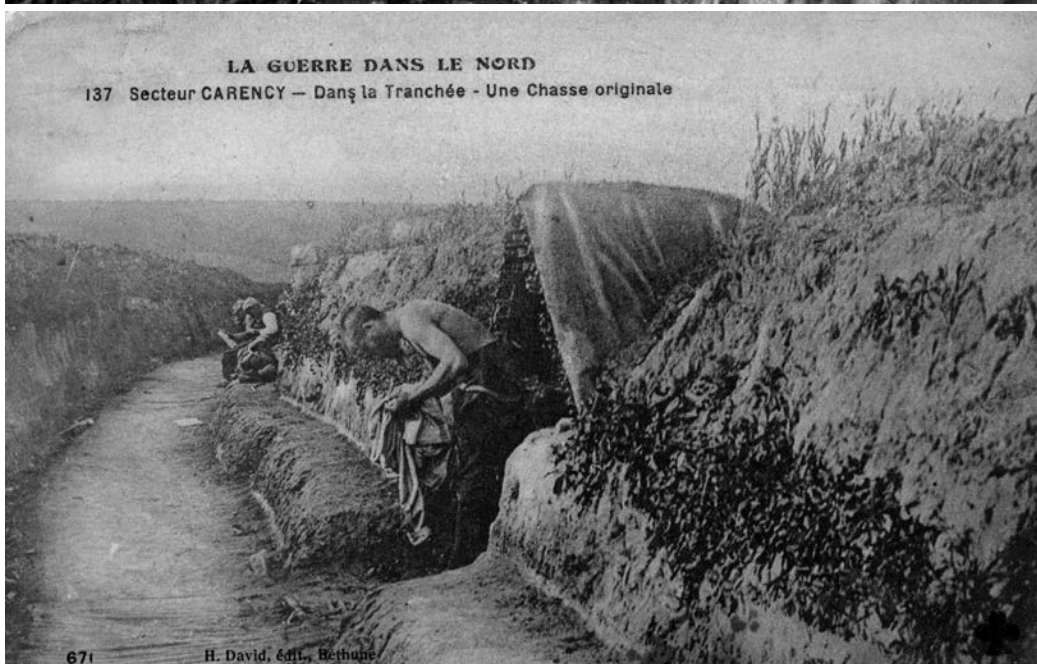
*Campagne 1914-1917.
Concert dans la tranchée.
Carte photographique.
Coll. BDIC
Source :
Collections Bibliothèque
de Documentation
Internationale
Contemporaine (BDIC)
Droits : Domaine public*



*L'approvisionnement
en vin.
Archives privées
Francis et Luce Teisseire -
Exposition
Blagnac dans la guerre
(1915)*



*La chasse aux poux,
Archives privées
Francis et Luce Teisseire -
Exposition Blagnac
dans la guerre (1915)*



« Je crois que la fin de l'année va s'ensuivre et l'année va être bien commencée ». (lettre du 26 décembre 1915). Il écrit le premier janvier 1917 pour relater son réveillon : « Le patelin où je suis depuis que je suis arrivé et où on croyait passer un bon premier de l'an parce que là on trouvait à peu près de tout. Nous avons convenu de faire un bon dessert mais il n'en a pas été ainsi. » Ses vœux de bonne année apparaissent désabusés : « Pour un jour de l'an c'est bien triste ! Il faut espérer que l'année prochaine, on le passera mieux. Bon commencement : le canon tonne dur ! Bien le bonjour à la famille André et bonne année. »

Les colis envoyés par la famille apportent un réconfort matériel et émotionnel aux soldats. Le 2 décembre 1915, Barthet exprime sa reconnaissance pour les colis reçus, mais fait aussi part de la difficulté de les partager équitablement : « Ne dépensez pas à m'envoyer du vin parce que c'est trop peu entre tous... Il nous en faudrait une barrique pour nous contenter à tous ». Le vin, ou « pinard », est un élément central du quotidien des poilus, un rare moment de plaisir dans un environnement où les privations sont nombreuses. Jean Barthet décrit également avec humour comment les colis contiennent parfois des objets inattendus, comme des limes qu'il utilise lors de son temps libre, pour confectionner des bagues et d'autres souvenirs à partir d'éclats d'obus. Ces petits objets, fabriqués dans les tranchées, sont des liens matériels entre les soldats et leurs proches.

Les permissions tant espérées sont rares et difficiles à obtenir. Dans une lettre du 17 mars 1917, il se plaint de ne pas avoir eu la chance de retourner chez lui : « Lui ne manque pas d'aller chaque trois mois en permission, mais moi, je ne crois pas encore y aller ». Ces moments de répit, bien que précieux, sont souvent inaccessibles à cause des besoins constants au front, ce qui accentue le sentiment d'isolement et d'injustice. Quelques jours plus tard, il évoque ses retrouvailles espérées avec ses amis : « Je pense être chez nous d'ici 4 ou 5 jours » (1^{er} avril 1917). Malheureusement, même s'il obtenait une permission, il n'aurait pas le temps nécessaire pour retourner à Blagnac, le front étant trop au nord de la France.

Enfin, Barthet n'est pas dupe de la désinformation que subissent les familles restées à l'arrière. Il critique ouvertement les journaux qui relatent une vision enjolivée du conflit. Dès le 26 juin 1915, il écrit : « Voici ce qui s'est un peu passé à l'endroit où je suis et cela n'est pas des blagues de journaux ». Une distance entre les poilus et l'arrière apparaît petit à petit. Dans une lettre du 22 février 1917, il affirme : « Vous autres, on vous bourre le crâne et vous voyez tout en rose ; croyez que ce n'est pas vrai tout ce que l'on vous dit », indiquant ainsi à sa famille la véritable dangerosité de la guerre.

UN ÉTAT D'ESPRIT ENTRE RÉSIGNATION, ESPOIR ET AMERTUME

La camaraderie dans les tranchées est à l'origine des rares passages dans lesquels Jean Barthet semble éprouver de la joie. Elle contribue à faire tenir les soldats dans cet enfer. Barthet écrit dans une lettre du 8 décembre 1915 : « Nous sommes comme les matelots quand il y a 6 mois qu'ils n'ont pas vu terre ; il nous semble que nous ne sommes plus en guerre ; on ne fait que chanter et s'amuser ; on ne dirait pas des hommes de notre âge » et plus loin quand il raconte une soirée de détente loin de la première ligne « Je les amuse pour ma part ; c'est toujours Barthet que l'on demande pour mettre en train ; hier au soir, nous nous sommes bien amusés ; nous avons dansé et d'autres récité quelque petit monologue ; moi, je leur fais le charlatan et c'était moi qui était le musicien ; je me suis fait une flûte avec un fourreau de baïonnette ». Début 1917, il est heureux d'avoir retrouvé un camarade et ne manque pas de le faire savoir à ses proches : « Hier matin, à notre réveil, on a été désigné pour aller faire des travaux de baraquement, tout près des baraques où nous étions la première fois ; ça fait que notre projet d'aller faire un bon repas a été foutu

mais je suis content parce que le camarade Cancel m'a suivi et qu'il vous envoie le bonjour à tous. » (lettre du 1^{er} janvier 1917). Ou encore quelques jours après, le 28 janvier 1917 : *« Aussi cet après-midi dimanche avec le camarade Cancel et un autre nous sommes allés à un village voisin pour pouvoir avant de monter en ligne boire quelque litre »*.

Mais comme beaucoup de soldats, Barthet est hanté par le « cafard », ce sentiment de tristesse et de dépression qui le poursuit. Dans la lettre écrite le 1^{er} mai 1918, il se laisse aller à exprimer sa frustration : *« Je suis dégoûté de cette vie, le cafard ne me quitte pas... ce n'est plus une vie ! »*.

Il se décrit comme « un criminel » condamné à vivre une vie sauvage loin de ses proches. Le 9 octobre 1915, Jean Barthet écrit : *« À présent, nous sommes pires que des bandits ; on nous donne à chacun un gros couteau comme pour tuer les cochons, c'est un peu plus fort que moi de voir que nous revenons comme les autrefois ; moi, si jamais je sors de la tranchée, je crois que je le foutrai en l'air ; il me semble qu'on en a assez d'une baïonnette et d'un fusil, que ça ne fait pas aussi barbare. »*

Au fil des mois, il développe un ressentiment croissant envers ceux qui échappent aux dangers du front et les profiteurs qui tirent avantage de la guerre. Les « planqués », ces soldats ou civils qui parviennent à éviter le front, sont régulièrement la cible de ses critiques. Dans une lettre du 26 décembre 1915, il écrit amèrement : *« Ce qui nous inquiète et nous impatiente, c'est de voir que nous en avons beaucoup qui ne font pas leur part de défendre notre pays et qui ne viendront jamais voir ce que souffre le pauvre poilu à la tranchée »*. Ce sentiment d'injustice, partagé par de nombreux soldats, s'intensifie à mesure que la guerre s'éternise et que certains parviennent à se protéger des horreurs du front.

Barthet se montre également critique envers ceux qui profitent de la guerre pour s'enrichir, au détriment des soldats. Il relate plusieurs fois dans ses lettres les prix exorbitants pratiqués dans les villages proches du front. Le 28 janvier 1917, il décrit une sortie pour boire un verre avant de remonter en ligne : *« Nous avons commandé un litre de vin chaud puis un paquet de biscuits et un café... ça nous a coûté 6 francs 10 ; voyez un peu comme l'on nous étrille. C'est une honte, ce que l'on fait payer au poilu »*. Cette exploitation des soldats par certains commerçants locaux renforce son sentiment de trahison par l'arrière, un thème présent à plusieurs reprises dans ses lettres.

À travers ses lettres, Barthet développe rapidement une vision désillusionnée de la guerre. Ce qui, au départ, pouvait être perçu comme un devoir patriotique, devient progressivement une « grande boucherie ». Cette désillusion est un sentiment partagé par de nombreux soldats, qui, comme Barthet, subissent les horreurs du front sans comprendre l'issue du conflit.

Barthet critique également la gestion militaire de la guerre, notamment le manque d'efficacité des armées alliées. Dans une lettre non datée, il raconte un incident où un avion ennemi a détruit un ballon d'observation français sans être intercepté : *« Je leur ai dit qu'ils ne tueraient pas un âne dans un corridor... Ça m'a fait quelque chose quand j'ai vu que l'on avait laissé passer le boche sans le descendre »*.

Jean Barthet critique les offensives décidées par les officiers qui sont extrêmement meurtrières et qui ne servent à rien. Dans une lettre du 23 janvier 1917, il ne dissimule pas sa colère : *« Je me fous du tiers comme du quart, je vois qu'à présent il faut le prendre comme c'est ; on est sacrifié pour s'en foutre la peau, si l'on s'en va on s'en sortira, si l'on doit y crever, on y crevera ; je croyais que ça allait bientôt finir mais je vois qu'à présent, ça n'a pas envie de finir, qu'il faut de l'écrabouillage encore ; je crois qu'il s'en passera de rudes »*. Le 1^{er} mai 1918, il exprime à nouveau sa frustration face à l'échec des alliés à mettre fin à cette guerre interminable. Il utilise pour cela l'occitan en pensant échapper à la censure du service postal des armées : *« Je ne terminerai pas ma lettre, il ne faut pas que je commence, je sens que je me mets en colère en vous écrivant si je voulais »*.

vous dire tout ce que je pense, il y en aurait un livre ! [...] Quino bando de brigans ; qué fa tua tan de moundé. La terra de França es pas que un cimentere que fan les américains et les anglises [traduction : Quelle bande de brigands ; qui fait tuer tant de monde. La terre de France n'est qu'un cimetière : que font les Américains et les Anglais ?]

CONCLUSION

Les lettres de Jean Barthes offrent une perspective humaine sur la Première Guerre mondiale. À travers ses mots, c'est toute l'horreur de la guerre des tranchées qui apparaît, ainsi que la résilience d'un soldat poilu face à des épreuves extrêmes. Barthes symbolise la dure réalité de ceux qui, loin des regards, ont enduré les pires souffrances en espérant la paix. Ses lettres, précieuses archives du passé, témoignent du courage de ceux qui ont été les héros méconnus de cette « grande boucherie ».

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- Lettres de Jean Barthes, collection personnelle de la famille Sylvestre
- *Blagnac, questions d'histoire*, Les Blagnacais pendant la Grande Guerre 1918-2008, numéro spécial décembre 2008 et les revues n° 37, 38, 39
- Monique Lanaspèze (de l'association Blagnac Histoire et Mémoire), témoignage.
- OpenAI. Exploration des stratégies de citation pour les articles scientifiques rédigés avec l'IA, ChatGPT, version 4. OpenAI. 2024.
- Wikimedia commons

ChatGPT a été utilisé comme outil d'assistance, mais pas comme auteur principal

Les origines du Rugby à Blagnac

Des photos sortent de l'oubli

par *Jean-Claude Magné*

Président depuis 2021 du Club des cartophiles de Midi-Pyrénées et Blagnacais, Jean-Claude Magné nous a accordé une interview sur sa découverte récente d'un lot de quinze documents (photos, cartes postales et licence) relatifs aux débuts du rugby à Blagnac. Ils vont des années 1920 à 1953 et constituent un ensemble exceptionnel.

BHM : Racontez-nous votre découverte

J-C M : En septembre 2024, je vais visiter ma mère dans le Lot et en passant je m'arrête à Cahors où je me rends chez mon marchand de cartes postales préféré car comme tous les collectionneurs, j'ai une passion précise et pour moi il s'agit de mon département d'origine, le Lot. Le marchand me connaît et sait ce que j'apprécie, nous avons des relations de confiance et de cordialité depuis longtemps. Il me présente quelques nouveautés et puis me dit : « Tiens, je sais que tu es Blagnacais et j'ai ici une enveloppe qui vient de rentrer avec écrit dessus Blagnac Rugby ». J'ouvre l'enveloppe et je trouve 15 photos et cartes postales et une licence qui me frappent par leur qualité de conservation. L'origine est inconnue.

BHM : Comment avez-vous établi le lien avec Blagnac ?

J-C M : Au-delà de l'enveloppe qui porte la mention Blagnac Rugby, certains documents à l'intérieur sont très explicites au verso ou au recto. Il y a par exemple une photo avec la mention : Espoirs Blagnacais 1927, une photo de groupe du BSC, saison 52/53, une photo du terrain de rugby que je reconnais. Autre élément aidant, au dos de certaines photos ou cartes postales se trouve le timbre du photographe Saludas dont je sais qu'il était installé à Toulouse et connu comme photographe sportif dès les années 1925. Un autre document en relation avec l'École normale de Toulouse et la promotion élèves-maitres de 1919/1921 reste pour l'instant un mystère même s'il y a une connexion avec le rugby par le biais d'une licence très archaïque. Mais je ne désespère pas de trouver le lien avec Blagnac !

BHM : Une fois le premier choc passé, quelle démarche avez-vous mise en place pour comprendre ce qui est représenté sur ces photos ?

J-C M : Il convient de préciser que nous étions à ce moment-là, l'équipe dirigeante du club des cartophiles et moi-même, en pleine préparation de notre exposition annuelle, Cartomania et que par le plus grand des hasards, nous avons choisi comme thème de l'exposition temporaire le rugby dans notre région. J'étais déjà mobilisé pour recueillir des documents sur le rugby à Blagnac. La découverte de Cahors a bien sûr changé la donne. Je me suis immédiatement rapproché de l'archiviste de la ville, madame Roussel, du président du BSC, M. Delpech et de ses collaborateurs et de votre association, Blagnac Histoire et Mémoire et en particulier Mme Monique Lanaspèze et Mme Monique Izaga. Toutes deux, par leur histoire familiale, ont côtoyé le club de rugby et ont gardé le souvenir des hommes et des lieux. Finalement, tous m'ont permis de progresser et d'émettre un certain nombre de propositions. Bien sûr, des erreurs sont toujours possibles. Dans la recherche historique, il faut rester humble et l'esprit ouvert.



Devant l'exposition sur le rugby, Jean-Claude Magné en compagnie du maire de Blagnac, du vice-président du BSC et des membres de BHM.

De gauche à droite : Jean-Claude Magné, Line Malric, Cyril Bret, Martine Leleux, Joseph Carles, Bruno Delpech, Monique Lanaspèze, Mohamed Maafri, Monique Izaga, Annie Thomas, Pascal Boureau.

BHM : Comment vous est venue cette passion du collectionneur ?

J-C M : Peut-être mon métier me prédestinait-il à cette passion ! Je suis postier et j'ai toujours eu l'amour des livres, des lettres et des documents sur l'histoire locale à commencer par mon village lotois Livernon. Ma femme avait un oncle marchand de collections et c'est à lui que j'ai acheté de nombreuses cartes postales. Mais, j'ai acheté ma première carte postale à Simone, une collectionneuse de mon village. Avec ces documents, on touche l'histoire du bout des doigts. Et puis j'aime « la chine » dans toute sa splendeur : chercher, trouver dans les foires et les greniers, rencontrer le « mouton à cinq pattes ». J'aime aussi le partage avec les autres que je retrouve au sein du club.

BHM : Quelles sont les photos que vous avez choisi de nous présenter ?

J-C M : j'ai choisi quatre photos, deux d'avant la deuxième Guerre Mondiale, et deux dans l'immédiate après-guerre. Il convient de signaler que la majorité des photos datent d'avant la Deuxième Guerre mondiale.

Jean Duffaut

Sur cette première photo, voici Jean Duffaut, son nom est écrit au verso. Il est présent sur les photos de la saison 1927/1928 du Blagnac Sporting Club où il joue aux côtés des frères Izaga, de Caploc, de Peyrouzet... Cette photo semble dater de cette époque. Il pose dans le ramier de Blagnac pas très loin de l'hôtel de la Meunière comme semble le suggérer l'arrière-plan. Monique Lanaspèze a reconnu le lieu. Il porte l'équipement complet du rugbyman : maillot, short, chaussettes et chaussures, un ballon de rugby ainsi qu'un béret. Les amateurs reconnaissent son geste de passe. On sait que le BSC a été créé officiellement en 1922, mais le sport se pratiquait bien avant à Blagnac et à ce moment-là, les jeunes Blagnacais jouaient dans ce que l'on

Jean Duffaut.
Collection
personnelle
J.-C. Magné

appelait l'île de l'Arigné qui correspond à nos ramiers actuels. On retrouve Jean Duffaut sur la photo de la saison 1946/1947 avec d'autres joueurs qui avaient repris le chemin des terrains après-guerre.

Au dos de la photo, outre la mention de son nom, apparaît la marque commerciale du photographe Saludas, photo, rue Cazals, Croix Daurade, Toulouse. Il était né le 20 février 1889 à Serveto (Aragon, Espagne) et décéda le 18 décembre 1969 à Toulouse. Sa carrière de photographe dura de 1922 à 1962, la période correspond. Il était spécialisé dans la photographie sportive en particulier de rugby. Il collabora avec la presse régionale, *La Dépêche* ou *Le Cri de Toulouse* mais également pour des journaux sportifs comme le *Midi sportif*.

Les Archives départementales de la Haute-Garonne comme les Archives municipales de la ville de Toulouse conservent nombre de ses clichés.



L'équipe 1 du BSC en 1930

Voici une photo de l'équipe du BSC en 1930 qui pose là aussi dans le ramier. Des officiels encadrent les joueurs. On reconnaît à l'arrière-plan deux visages

L'équipe 1 du BSC
en 1930.
Collection
personnelle
J.-C. Magné



féminins. Un enfant (fille ou garçon) pose sur le genou d'un joueur au premier rang près du ballon de rugby. La signature « Saludas Toulouse » écrite à la main par le photographe accompagne la photo, de même que sa marque au verso. Mais ce qui est le plus mystérieux dans cette photo, c'est le fait que les Blagnacais portent un maillot blanc avec un cœur brodé sur la poitrine. Nous savons grâce à l'annuaire 1928 de la Fédération de Rugby que les couleurs officielles du club étaient les suivantes : couleur bleue, col rouge. Des couleurs qui sont les mêmes aujourd'hui. Les maillots pouvaient différer des couleurs traditionnelles, mais qu'en est-il de ce cœur ? Je lance un appel à vos fidèles lecteurs pour comprendre la signification de ce maillot.

L'équipe 1 du BSC Saison 1946/1947

La seconde Guerre mondiale est terminée depuis un an et durant la guerre les activités sportives ont été mises en sommeil. Le club ne reprend ses activités que dans les années 1944/1945. Jean-Louis Puig, le nouveau maire depuis la libération de la ville (été 1944) charge Ernest Argelès, alors président du club de football, de



*L'équipe 1 du BSC
1946/1947.
Collection
personnelle
J.-C. Magné*

restructurer le rugby à Blagnac. Le maire donne de sa personne, il fait partie de l'équipe, ici au premier rang, deuxième en partant de la gauche. Le docteur Léon Contie, qui fut un résistant, sera le président du club de 1944 à 1948 (debout, le premier à gauche).

Voici la liste des joueurs et des officiels, écrite au dos de la photo :

Debout : Dr Contie, M. Landes, P. Jusserand, F. Delpech, Saint-Blancat, F. Descaussy, Bess, R. Peyrouzet, Moncamp, L. Prévots, J. Valette, J. Duffaut, R. Caploc, A. Canal.
Accroupis : R. Ricard, J.-L. Puig, H. Coste, M. Clamel, M. Duffaut, R. Gibert, B. Guimbaud, F. Tranier.

Et le ballon passe entre les poteaux (entre 1948 et 1952)

Nous ne savons pas s'il s'agit d'une pénalité ou d'une transformation mais le décor est bien en place. Le ballon qui s'élève et qui passe entre les poteaux, moment rare saisi par le photographe, les deux juges de touche qui lèvent leurs bâtons, le numéro 11 nonchalamment appuyé au poteau et le numéro 4 les mains sur les hanches. Nous sommes sur le terrain de Blagnac entre 1948 et 1952. Au loin, une tribune et des grands arbres typiques des ramiers. Au sortir de la guerre, en 1948, un terrain est attribué au rugby sur l'emplacement de l'actuelle piscine. Les tribunes sont construites sur pilotis pour faire face aux inondations de la Garonne. Elles ont 20 m de long, sont fermées sur les côtés et couvertes de tôle ondulée. Mais toutes ces précautions ne suffisent pas car les tribunes seront détruites lors de la crue du 4 février 1952. Il est vrai qu'elles étaient construites perpendiculairement à la Garonne.

*Stade de rugby,
ramier de Blagnac,
entre 1948
et 1952.
Collection
personnelle
J.-C. Magné*



Le jeu se déplace à la Meunière en attendant leur reconstruction. Aujourd'hui, les tribunes modernes sont dans l'autre sens, en parallèle de la Garonne, pour offrir moins de prise à la fureur du fleuve en crue.

Au dos de cette photo s'affiche la marque commerciale de l'auteur du reportage : Photo Alain. R. Barbaro, 26 rue des Salenques, Toulouse. Spécialités Noces-banquets-soirées dansantes. Pour l'instant, nous ne connaissons rien de lui.

Enfin, pour terminer je lance un autre appel à vos lecteurs. Je m'intéresse particulièrement à l'histoire des équipes I et II du BSC, championnes des Pyrénées en 1952-1953. Nous ne savons pas contre qui les deux équipes ont gagné. Si quelqu'un a une idée !

Blagnac Histoire et Mémoire remercie particulièrement Jean-Claude Magné d'offrir à nos lecteurs ces nouvelles pages sur l'histoire de notre club de rugby.

Le catalogue de l'exposition Cartomania du Club des Cartophiles de Midi-Pyrénées du 17 novembre 2024 comportant des dossiers sur le rugby toulousain, blagnacais, régional et national est disponible auprès de l'association : clubcartophilesmidipyrenees@gmail.com

Marcel Clouet, un héros de la Résistance

par *André Arnal et Robert Bergeaud*

Marcel Clouet adhère très tôt au parti communiste et s'engage dans la guerre d'Espagne avec les Républicains espagnols. Aux côtés des Blagnacais, Robert Caussat et Jean Weidknet il comparaît devant le tribunal militaire, le 21 mars 1941, à Toulouse, car il fait partie du groupe des jeunes communistes arrêtés après le lancer de tracts sur le convoi du maréchal Pétain le 5 novembre 1940. La mémoire collective toulousaine considère ce fait comme le premier acte de Résistance dans la ville. Le parcours de résistant de Marcel Clouet pendant la deuxième guerre mondiale est héroïque. Il est arrêté par la gestapo sous la direction de K Barbie, le 15 mai 1944, lors de la réunion de l'état-major FTPF de la région Rhône-Alpes et emprisonné au fort de Montluc, à Lyon. Il est fusillé par les nazis le 16 juin 1944 en même temps que Marc Bloch, le grand historien, qui va bientôt rejoindre le Panthéon.

L'ENFANCE, LA JEUNESSE

Marcel Clouet est né le 30 mai 1911 à Toulouse. Il a une sœur Louise, née en 1915

*Marcel et Louise
à la foire,
allées Jean-Jaurès
Toulouse*



Son père, Amédée Clouet, serrurier puis facteur des Postes, est engagé politiquement : en 1893, il fait partie des membres fondateurs de la Jeunesse républicaine socialiste de Toulouse, adhérente au Comité révolutionnaire central d'Édouard Vaillant. Il est ensuite attiré par le mouvement libertaire, anarcho-syndicaliste. En 1920, il participe à la création du parti communiste dans la Haute-Garonne. Sa mère,

Jeanne Fréneaux, repasseuse, participe aux combats de son mari. Ils habitent à Toulouse, rue Adonis, quartier La Salade, dans une misérable petite maison isolée.



La maison familiale

Son neveu Robert Bergeaud se souvient : « C'était la zone. Plus tard c'était mieux et on y était bien. Il n'y avait pas l'eau, on allait la chercher à un kilomètre. On s'éclairait avec une lampe acétylène. Mais il y avait un poste à galène et tout le quartier venait écouter la radio. »

Marcel fréquente l'école du Nord, il obtient son certificat d'étude. Après sa scolarité primaire, il apprend le métier de charpentier auprès des charpentiers toulousains. À 18 ans il devient compagnon du tour de France. Il séjourne à Vittel, Lyon, Cavaillon, Avignon, Paris. Dans la capitale, il participe à la construction du grand magasin « la Samaritaine ».

En 1931, il fait son service militaire à Grenoble.



Le militant

Il s'engage au parti communiste. Il milite activement, il est apprécié dans son quartier, sauf de quelques jeunes voyous, ne supportant pas son engagement politique. Mais ils n'osent pas l'affronter car Marcel est un solide gaillard qui en impose. Il fait l'admiration de tous lorsqu'il plonge avec son fidèle chien Jip du haut du pont de Ginestous.

Il crée la Jeunesse communiste à Toulouse, il en est le responsable. En mars 1934, il est élu membre du conseil régional du parti communiste, de la région Garonne (Haute-Garonne et Ariège), forte de 400 membres répartis dans 36 cellules. Il est engagé pleinement dans le combat contre l'extrême-droite que mène la gauche en ordre dispersé. Le 11 mars 1934, il participe à une manifestation de protestation devant la cathédrale Saint-Étienne où se

déroule, à la demande de l'extrême-droite, une messe, dite en hommage aux victimes parisiennes du 6 février. Il est arrêté avec son camarade Georges Vieu,

Le tour de France avec un compagnon 1931

Les jeunes communistes toulousains en 1932 (Marcel premier à gauche)

Ils sont emprisonnés trois jours. À partir de cette arrestation, les rapports de police où la presse font souvent état de sa présence et parfois de ses interventions lors de réunions politiques. Après la signature du pacte PC-PS, il est remarqué par le *Midi Socialiste* le 28 juillet 1934 lors de la commémoration unitaire de l'assassinat de Jaurès. Deux jours après, le même journal le signale lors d'un meeting commun de la gauche unie.



Il suit une école centrale du parti. La famille a conservé 5 cahiers d'écolier de Marcel sur lesquels il prenait ses cours de philosophie, (le matérialisme), d'histoire, d'économie, de sociologie (la jeunesse), de géopolitique, (l'Union Soviétique) ... Marcel note les noms de ses professeurs, parmi eux Georges Politzer, Jacques Duclos, Étienne Fajon... L'écriture est soignée, la présentation claire, l'orthographe bien maîtrisée.

Il est candidat sur la liste communiste conduite par Georges Fournial (16^e sur 36) aux élections municipales des 5 et 12 mai 1935. Les comptes rendus de police des réunions électorales communistes rapportent ses propos. Le 28 avril, lors d'un meeting aux Jacobins réunissant 500 personnes, il est le premier orateur à intervenir. Il décrit l'exploitation des jeunes travailleurs et les exhorte à se battre contre les menaces de guerre et le fascisme. Le 3 mai au café Pena, rue Crampel, il dénonce la misère qui s'étend dans la classe ouvrière et compare la politique menée par le gouvernement français au service du patronat à la politique sociale menée en Union Soviétique : des milliards pour l'armée en France ! En URSS des milliards pour les logements des travailleurs ! Il demande aux jeunes filles présentes dans la salle de lutter de toutes leurs forces contre la loi des deux ans, contre la guerre, contre le fascisme. Le 23 mai 1935, la police relève lors d'une assemblée générale des communistes la présence du père et du fils Clouet. Le 10 juillet, au café du Midi, boulevard Lascrosses, Marcel s'élève contre les menaces que font peser sur les libertés le Colonel de La Roque et les Croix-de-Feu. Il se félicite que les radicaux à leur tour se mobilisent contre ce danger et il appelle la classe ouvrière à se rassembler. *Le Midi Socialiste* signale sa présence dans la délégation des Jeunesses communistes accompagnant la « grandiose caravane socialiste qui sillonne les routes du département le 23 juillet 1935 ».

A Moscou

Remarqué par les instances dirigeantes du parti, il est sélectionné pour suivre les cours de l'école du parti communiste à Moscou. Il séjourne dans le pays des soviets un an et demi d'octobre 1935 à avril 1937. Dans ses lettres adressées à sa famille, il raconte sa découverte d'un peuple, d'un pays. Il assiste à Moscou aux cérémonies grandioses célébrant le 18^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, il est enthousiasmé par les progrès de la patrie du socialisme. Il donne peu d'informations sur ses apprentissages à l'école, car il sait que ses lettres sont lues par les services secrets français (il ignore que le NKVD – l'ancêtre du KGB – devait faire de même...). Il évoque souvent des chantiers auxquels il participe sans donner de précisions, il s'agit de stages de formation militaire qui lui seront tant utiles par la suite. Il est élu au Comité Central des Jeunesses Communistes le 28 mars 1936 au congrès de Marseille.

Les brigades internationales

Dès son retour d'URSS, il se rend directement à Bordeaux où il embarque sur un bateau pour rejoindre l'Espagne et combattre auprès des républicains espagnols dans les brigades internationales. Il est lieutenant d'artillerie et participe à la défense de Bilbao assiégé par les franquistes. La ville tombe le 19 juin 1937. Dans ses lettres à la famille, il parle de l'âpreté des combats, de la souffrance des populations civiles. Il décrit la supériorité en armes des fascistes et dénonce la politique de non-intervention menée par les démocraties. Si les franquistes l'emportent, c'est l'Europe qui sera à son tour menacée par les fascistes, écrit-il. Il affirme que les républicains lutteront jusqu'au bout pour la liberté, pour la paix du monde. Il est fier de lutter au côté du courageux peuple espagnol. Il appelle ses parents à continuer de se battre pour le soutien à l'Espagne. « Des vivres, des médicaments c'est bien mais ce qu'il nous faut c'est des canons ! des avions ! ».

Ses lettres témoignent toujours d'un grand attachement à sa famille. Dans la première lettre d'Espagne, il demande à son père de ne pas dire à sa mère qu'il combat en Espagne pour qu'elle ne se fasse pas de soucis. Dans chacune d'entre-elles, il demande des nouvelles de son petit neveu, « Roro » – Robert Bergeaud, le coauteur de cet article – né en 1934. Il s'enquiert de sa santé, de ses progrès.

Il est fait prisonnier et restera 16 mois dans les geôles de Franco, en particulier à Gijon. Les conditions de détention sont épouvantables, tous les matins des républicains sont fusillés. Il se fait passer pour journaliste et est libéré lors d'un échange de prisonniers. De retour en France, le 12 avril 1939, il est réélu au conseil national des Jeunesses Communistes.

Le 10 juillet, il participe au meeting de Thorez à Toulouse ; il est un militant de premier plan, une photographie le montre au côté de Maurice Thorez, dans les rues de Toulouse.

Marcel en 1939



LA GUERRE

Mai 1940 : sur le front

La France déclare la guerre à l'Allemagne, Marcel est mobilisé en septembre 1939 au 18^e régiment d'artillerie, il est mitrailleur. Pendant les 6 mois de la drôle de guerre il attend le début des combats dans les Vosges. Le 10 mai, Hitler lance son attaque contre les troupes françaises. Le dossier militaire de Marcel indique que le canonnier Marcel Clouet a été cité deux fois à l'ordre de sa division. « Le 14 mai

*Marcel avec
Maurice Thorez
à Toulouse
juillet 1939*

*La drôle de guerre,
Marcel en train
d'écrire*



a continué avec sa mitrailleuse de protéger le décrochage de sa compagnie pendant une heure, s'est replié sur ordre ». « Le 17 mai, dans les environs de Hirson (Aisne) sa mitrailleuse s'étant enrayé, il l'a rendu inutilisable, il a été grièvement blessé en essayant de franchir les lignes allemandes avec ses compagnons ». Il a reçu 23 éclats d'obus, il est laissé pour mort par les Allemands. Il est ramassé par la Croix Rouge et hospitalisé à Hirson. Il subit une amputation du bras droit.

La Résistance à Toulouse

Il rentre à Toulouse le 7 août 1940, il reprend aussitôt ses activités militantes. Après le lâcher de tracts sur le convoi de Pétain par des jeunes communistes, le 5 novembre 1940, il est arrêté, le 26 novembre 1940, chez Yves Bettini. Il déclare aux policiers qu'il était venu chercher du linge (la mère d'Yves est blanchisseuse). La police perquisitionne chez ses parents. Lors des interrogatoires, il tient tête aux policiers, ce qui lui vaut, dans les rapports policiers, le qualificatif de « communiste intraitable ». Il reconnaît avoir bien connu Yves Bettini avant-guerre mais il ignorait qu'il faisait encore de la politique, lui ne fait plus de politique. Dans son portefeuille, les enquêteurs ont découvert des documents du parti communiste, il déclare qu'ils lui ont été remis avant-guerre par un militant et qu'il les avait oubliés. Deux jours avant son arrestation, il les avait retrouvés par hasard, chez lui et rangé dans son portefeuille, il ne les aurait d'ailleurs jamais lus. Deux de ces documents intéressent particulièrement les policiers. Le premier, dactylographié, a pour titre « objectifs à atteindre à la fin de l'année par l'ensemble des régions de la zone non occupée », ces objectifs concernent le nombre d'adhésions au parti communiste et la diffusion du journal des jeunes communistes *l'Avant-Garde*. Les inspecteurs lui font remarquer qu'il n'a pu être rédigé qu'après l'armistice. Il affirme que non et il ne s'explique pas ce titre. Le deuxième est une liste de noms de communistes, avec leur adresse, de 10 départements du Sud-Ouest. Il déclare n'en connaître aucun. Toutes ces personnes, sur commission rogatoire du commissaire divisionnaire de police mobile de Toulouse seront interrogées, leur domicile perquisitionné et certaines arrêtées. Marcel est incarcéré à la prison Saint-Michel. En janvier 1941, il demande à être hospitalisé. Avant son arrestation, il recevait des soins fréquents et réguliers ; or en cellule un abcès est apparu sur le moignon de son bras. L'administration refuse de répondre à sa demande

Dans sa lettre aux parents du 25 décembre 1940, il se remémore les Noël's heureux

qu'il a vécus avec sa famille. Mais il se souvient aussi du Noël 1939, il se trouvait en première ligne, avec ses camarades, sous la canonnade par moins 28°, et à cette souffrance s'était ajoutée celle d'apprendre l'incarcération de son père malade, pour deux mois, pour « le seul crime d'être communiste », dans cette même prison où il se trouve.

Le 13 mars 1941, Marcel, avec ses 14 camarades arrêtés en novembre 1940 est jugé. Il est condamné à 4 ans de prison avec sursis, compte tenu de son état de santé et de son passé militaire.

Dès sa sortie de prison, il entre en clandestinité pour diriger les Jeunesses Communistes de Toulouse. Il ne retourne plus au domicile de ses parents, surveillé et régulièrement fouillé par la police. De temps en temps, il passe au domicile de sa sœur qui, curieusement, ne fait pas l'objet d'une surveillance et où se tiennent des réunions clandestines du parti, jusqu'au jour où une voisine le reconnaît dans la rue malgré son déguisement. Son dossier mentionne qu'il est incorporé dans les FTPF, le 10 janvier 1942 et affecté le même jour à l'état-major régional de Haute-Garonne CMR (Comité militaire régional).

La Résistance à Lyon

Pour des raisons de sécurité, il est muté le 25 août 1942, à l'état-major de l'inter-région Rhône-Alpes où le 1^{er} janvier 1943, il est nommé commissaire aux effectifs avec le grade de commandant, il a pour pseudos Rochard, Vial ou Bras de Bois.

Le 1^{er} janvier 1944, sous le nom de Roques, il est le délégué du comité militaire interrégional FTPF à l'état-major FFI de la région Rhône-Alpes placé sous le commandement du colonel Chambonnet (Didier). Son dossier indique : « A participé activement à l'élaboration, à la direction, à la mise en application et au contrôle des divers plans d'opérations contre les forces ennemies dans la région Rhône-Alpes ». On ne sait rien de sa vie clandestine, ses parents après la guerre ont approché d'anciens résistants qui l'avaient côtoyé pour avoir des renseignements sur son quotidien de résistant, ils ne purent leur en fournir tant les règles de sécurité de la vie clandestine étaient respectées. On ignorait tout du camarade que l'on rencontrait, son véritable nom, sa planque...

Il est arrêté le 15 mai 1944, lors de la réunion de l'état-major FTPF, au 1 Grande-rue de Saint Clair à Caluire (Rhône). Un agent double Iltis (pseudo Boulanger), infiltré dans le groupe, a averti Barbie, qui, avec 8 agents de la gestapo, procède à l'arrestation. Au siège de la gestapo, à l'école de santé militaire, avenue Berthelot, il est soumis à la torture, il ne parle pas. Le 22 mai, il est transféré à la sinistre prison Montluc où de novembre 1942 à août 1944, 7731 résistants ont été emprisonnés dont 622 ont été fusillés et 2565 déportés.

Après la guerre, des prisonniers de Montluc ont témoigné sur leur condition de détention. Les détenus sont répartis dans des cellules de 2.50m sur 1.80, ils peuvent être 6, 7, 8 par cellule. Marcel se trouve dans la cellule 122. Les témoins se souviennent de la saleté dans laquelle ils vivaient, des trois paillasses sans paille, jamais lavées, de chaque cellule et des puces, des poux, des punaises qui pullulaient. Les nuits sont plus redoutées que les journées, angoissés, assaillis par les parasites, ils n'arrivent pas à trouver le sommeil et souffrent d'insomnies. Six peuvent s'allonger pour essayer de dormir en sardines sans bouger, les autres restent assis. En observant le silence le plus absolu, ils ont droit à une sortie de 10 minutes par jour, dans la cour pendant laquelle ils peuvent se laver et laver du linge. Ils bénéficient d'une douche tous les 15 jours et peuvent se raser une fois par semaine, dans le couloir. Les anciens prisonniers évoquent l'esprit de camaraderie qui régnait entre détenus. Leur seule distraction, la conversation, chacun devient conférencier pour parler de sa profession, d'un film, d'un fait historique...

D'une cellule à l'autre, on communique en code morse, à coups répétés contre la

cloison. Montluc est une vraie ruche bourdonnante, des nouvelles du débarquement du 6 juin ou du front russe circulent rapidement et redonnent espoir...

La nourriture est insuffisante, les gardiens sont violents, les interrogatoires et les tortures fréquents. À partir de juin 1944, quotidiennement, des appels « sans bagage » ont lieu soit le matin, soit le soir et les détenus appelés ne réintègrent pas leur cellule. Le 16 juin, aux environs de 20h, 30 prisonniers sont sortis de leur cellule « sans bagages », parmi eux, Marcel Clouet et le grand historien Marcel Bloch. Dans la cour de la prison, ils sont entassés dans une camionnette, enchaînés deux par deux, les uns assis sur un banc, de chaque côté du véhicule avec un camarade sur les genoux, les autres debout au milieu. Quatre Allemands prennent place sur les bancs à l'arrière et surveillent, mitraillettes braquées.

Clouet, placé à l'arrière, est le seul à ne pas être menotté en raison de sa mutilation. La camionnette démarre escortée de deux tractions occupées chacune par six nazis, l'une ouvre la route, l'autre suit à une quinzaine de mètres.

Le convoi entre dans la cour de la gestapo, Place Bellecour – l'ancien siège de la gestapo avenue Berthelot a été bombardé le 26 mai – et s'arrête. En attendant les ordres, les membres de l'escorte échangent avec des gestapistes français en civil présents. Ils plaisantent, débouchent quelques bouteilles et boivent à la régale. Un officier allemand ivre, la bouteille à la main, s'approche de la camionnette. Il apostrophe Clouet « Pourquoi tu as été arrêté, toi ? tu es Juif ? ». « Non, pour Résistance » répond Marcel. Alors l'officier insulte les prisonniers « Bande de cochons ! Vous allez tous crever ! vous résistez pour les Juifs, pour les bolcheviks, pour les Anglais ! » L'escorte est renforcée et le convoi redémarre. Il traverse la ville puis s'engage dans la campagne. Il suit un itinéraire assez compliqué, les Allemands sont prudents, ils craignent une embuscade.

Les véhicules s'arrêtent près de Saint-Didier-de-Formans (Ain), au lieu-dit Roussille, les gardes sortent des voitures, certains prennent position sur la route, les autres entourent la camionnette. Ils font descendre Clouet et deux de ses compagnons, les menottes leur sont enlevées, ils sont emmenés dans le champ que longe la route. Une rafale, ils s'effondrent. Les 30 prisonniers sont ainsi exécutés, deux par deux, certains crient « Vive la France ! », d'autres « Adieu ma femme ! » avant de mourir... Leur besogne achevée, les tueurs prennent soin de donner à chaque fusillé le coup de grâce.

Deux d'entre eux survivront par miracle. Jean Baptiste Crespo, surnommé « le ressuscité » par ses camarades, décède en 1948 des suites de ses blessures reçues lors de la fusillade. Charles Perrin (alias Vauban) a reçu cinq balles dont deux à la tête et une au cou. Il a raconté le massacre de Saint Didier (en ligne « Dans la nuit et le brouillard - Le massacre de St-Didier-de-Formans »). Il est décédé en 1975.

UN HÉROS

Les obsèques :
devant le siège
du PCF, angle
allée Jean Jaurès,
boulevard de
Strasbourg)



Le 23 juin 1945, lors d'obsèques grandioses, de nombreuses personnalités suivies d'une foule énorme, accompagnent le cercueil du commandant, officier de la légion d'honneur, Marcel Clouet, au cimetière Salo-

nique à Toulouse. Tous les ans, en juin, la mairie de Toulouse et le PCF organisent une cérémonie d'hommage devant sa tombe. Une rue de Toulouse porte son nom. Marcel Clouet est le type même du héros communiste que Aragon a immortalisé



*Derrière
le corbillard,
un petit garçon,
Robert Bergeaud,
entre son grand-
père, Amédée,
et son père.*

dans son roman « *Les communistes* ». Sorti du peuple, d'origine paysanne ou ouvrière, obligé de quitter l'école très tôt, autodidacte, il se forme lui-même et « possède toutes les vertus considérées comme indispensables au meilleur des communistes : fidélité, dévouement, ardeur, courage, discipline, esprit d'initiative et de responsabilité » (En ligne, un article de l'historien Stéphane Sirot : « Maurice Thorez, héros communiste »). Sur ces héros plane l'ombre du stalinisme avec ses vicissitudes et ses crimes, mais il n'en demeure pas moins que Marcel Clouet a toute sa place dans le livre héroïque des grands Résistants.

BIBLIOGRAPHIE

Permezel, Bruno. *Montluc antichambre de l'inconnu* éditions BGA Permezel.

Aragon *Les communistes*.

Arnal, André. 1934. collection « Cette année-là, à Toulouse », éditions Midi Pyrénéenne.

Arnal, André. *3 cantons haut-garonnais dans la guerre, Aspet, Luchon, St-Béat* ; éditions Empreintes

Crédit iconographique Archives municipales Toulouse, fonds Robert Bergeaud
Archives familiales Robert Bergeaud

Archives militaires

- Service historique de la défense, Le Blanc, 1941_03_19_174, Procès des lanceurs de tracts de Toulouse, novembre 1940.

- Service historique de la défense, Vincennes : GR 16 P 134355 – dossier Marcel Clouet

Presse 1934 et 1935 : La Dépêche, Midi Socialiste, La Voix des Travailleurs

Blagnac, questions d'histoire n° 66 / article « Jean Bertrand, le résistant »

Guerre d'Algérie : l'histoire partagée et apaisée

« Blagnac Histoire et Mémoire » continue l'exploration de la guerre d'Algérie et de ses différents acteurs. Roger Gau, un des adhérents de notre association nous livre un témoignage unique sur le deuxième essai nucléaire souterrain français auquel il a participé, le 1^{er} mai 1962.

Nous le remercions vivement de ce récit qui nous fait revivre heure par heure le suspense avant le tir et les résultats de cet essai nucléaire qui l'a fait côtoyer deux ministres français au milieu du Hoggar en Algérie.

Mon témoignage sur l'essai nucléaire Béryl du 1^{er} mai 1962 en Algérie

Roger GAU

PROLOGUE

Lors de mon service militaire, après ma formation d'officier à l'École d'Application des transmissions de Montargis, j'ai passé huit mois en Algérie. Ensuite, en raison de mes capacités techniques, j'ai eu une affectation spéciale au Service Technique des Armées place Saint-Thomas-d'Aquin à Paris. J'avais la responsabilité de la réception des boîtes de tir et des missiles antichars SS10, SS11 et SS12. En avril 1962, mon chef direct était un commandant très sympathique. Au début du mois, il me dit de me rendre dans son bureau. Je me retrouve avec un autre appelé, officier comme moi. Le commandant a une mission à effectuer et il a besoin de nous pour la réaliser.

La France, nous dit-il, va procéder à l'essai Béryl (1) de la bombe nucléaire AN 11 dans le Hoggar en Algérie à 140 km au nord de Tamanrasset. Ce deuxième essai atomique souterrain devrait avoir lieu d'ici quelques jours, ajoute-t-il, à In Ecker tout près du camp de base de In Amguel. Il nous demande une discrétion absolue et nous explique que notre mission sera de faire de la détection d'explosion atomique par la sismographie. Notre commandant nous explique qu'il y aura trois postes de détection ; le premier à 50 km qui sera celui de mon collègue, le second à 100 km qui sera le mien et le troisième à 150 km sera celui du commandant lui-même. Le commandant partit en éclaireur début avril pour reconnaître le terrain et trouver les emplacements où nous allions implanter nos sismographes. Bien sûr, il avait auparavant étudié les cartes géologiques de la région, car pour avoir une bonne réception de l'onde sismique il fallait être implanté sur des roches dures. Le granit étant abondant dans la région, sa tâche fut facilitée.

RAPPELS HISTORIQUES

En raison de la réprobation nationale et mondiale, le gouvernement français décida assez rapidement de ne plus faire exploser d'engins atomiques à l'air libre dans le Sahara. On rechercha alors le moyen de les expérimenter sous la surface du sol et pour cela, une montagne de granit, le Tarrouil Tan Afella, situé dans le massif du Hoggar près de l'oasis de In Amguel, fut choisi. Le principe était simple : creuser

des galeries horizontales profondes, disposer la bombe au bout, la faire éclater et s'arranger pour que la galerie s'obture au moment de l'explosion afin d'éviter toute sortie de produits radioactifs. La réalisation était évidemment assez complexe, d'autant plus qu'il fallait pouvoir opérer de nombreuses mesures sans lesquels les résultats de l'essai n'aurait pas eu d'intérêt. La montagne du Tarrouil Tan Afella, dans laquelle on faisait éclater les engins atomiques, domine le plateau (altitude 1000 m) de 1300 m environ. C'est un énorme chapeau de gendarme, en granit, dont les parois sont presque à pic, tout au moins sur une de ses faces. Noir ou gris selon l'éclairage, parsemé d'énormes rocs éclatés par la chaleur, il est assez impressionnant.

DÉPART POUR LA MISSION

Le 25 avril 1962, à six heures du matin, nous nous retrouvons place Balard au poste de transit militaire avec d'autres personnes en civil ou en tenue et de tout grade. Après enregistrement des bagages, distribution des ordres de mission et contrôle d'identités, tout ce petit monde embarque à bord d'autocars militaires et rallie le Bourget vers sept heures et demie. Après avoir subi un nouvel appel dans le hall et attendu dans la salle de départ, nous sommes au pied de l'échelle vers huit heures et demie et nous embarquons après un dernier appel. Selon les règlements militaires de l'armée de l'air, on appelait d'abord les femmes dans l'ordre décroissant des grades des maris, ensuite les officiers, en commençant par les généraux pour finir par les sous-lieutenants, puis les adjudants, sergents-chefs et sergents et en dernier venait le tour de tous les civils, c'est-à-dire de tout le personnel du CEA (commissariat à l'énergie atomique), dans un ordre indifférent. Les caporaux-chefs, caporaux et soldats fermaient la marche. À cette époque, j'étais sous-lieutenant. L'avion que nous allions prendre était un Noratlas.

Cet avion a été défini, développé et fabriqué par la SNCAN (Société nationale des

constructions
aéronautiques du
nord) dont Sud-
A v i a t i o n e t
Aérospatiale sont des
héritières. Destiné au
transport militaire, le
Noratlas a volé pour
la première fois en
septembre 1949 et a
été fabriqué en série à
248 exemplaires.
C'était un bon avion
à deux moteurs, mais
d'un confort très



*L'avion
Nord-Atlas.
Collection
Roger Gau*

discutable. Non insonorisé, le bruit y était tellement fort que les passagers en sortaient avec des bourdonnements d'oreilles qui persistaient assez longtemps. Si l'on nous avait avertis, nous aurions pu mettre des boules dans les oreilles et éviter tous ces désagréments. Du reste, les vieux habitués n'avaient pas oublié d'en mettre. Il n'y avait pas de fauteuils, mais de chaque côté, le long des parois, une banquette amovible en toile offrait aux passagers un support plutôt dur. L'avion n'était pas pressurisé, mais la climatisation avait la réputation d'être excellente. La réalité fut différente, car la climatisation tomba en panne (c'était courant nous dit-on) dès que la côte méditerranéenne fut en vue. La température se mit à baisser, baisser, pour atteindre un niveau très inconfortable, malgré les couvertures qu'on nous distribua.

L'escale d'Alger fut accueillie avec soulagement par tous. La température n'était pas excessive, mais nettement suffisante pour nous réchauffer. Après un agréable déjeuner dans la cantine militaire, l'avion, qui lui aussi s'était rassasié de carburant, décolla pour In Amguel. Le vol fut très agréable. En effet, par le hublot, on pouvait voir un bien joli paysage. Après le survol de l'Algérie fertile, où le vert dominait c'est un terrain plus montagneux et passablement désertique qui s'offrait à nos yeux, de teinte grisâtre, parsemé de lacs, en général salés ou à sec. Puis le début du désert encore rocailleux. Ensuite le désert proprement dit ou plutôt les différentes sortes de déserts : collines de sable fin, en général gris ; passages de terrains argileux où le rouge rutil, puis vastes étendues caillouteuses mornes et sauvages avec, de très loin en très loin, les oasis : petits îlots aux vertes formes géométriques montrant leur minuscule piste d'atterrissage. Et en approchant du but, ce fut l'apothéose lorsque le Hoggar commença à défiler au-dessous de nous : gris, noir, violet, aux pics acérés, aux énormes blocs de granit, aux montagnes posées sur le plateau comme des îles sur la mer. Il est bon de noter que cet essai avait lieu après la signature des accords de cessez-le-feu d'Évian du 19 mars 1962, lesquels ne disaient mot sur cet essai et les essais atomiques en général.

CAMP DE BASE

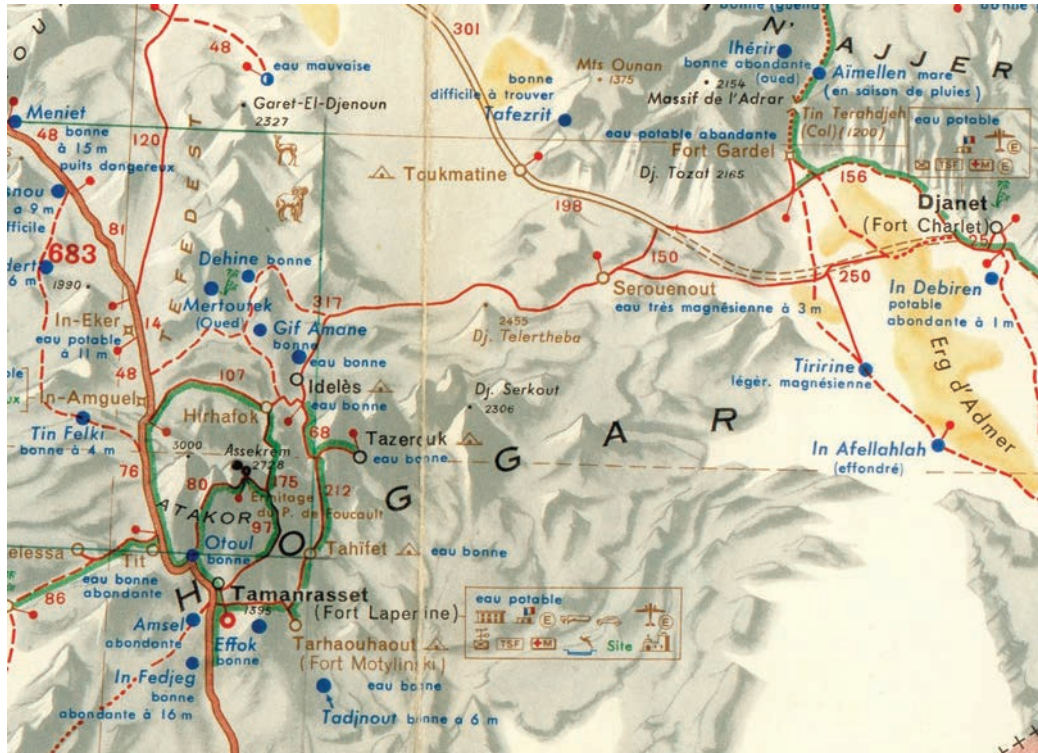
À In Amguel, notre commandant nous attendait à l'aérodrome. Ce dernier a été construit par l'armée après la décision de réaliser les essais nucléaires souterrains, on construisit également des puits et des routes goudronnées pour relier la base aérienne, In Amguel et la base du CEA située au pied du massif de Tarrouil Tan Afella. Une grande ville appelée « base-vie » destinée aux militaires et pour partie au CEA se monta également à In Amguel, alors que la piste impériale T 3 qui relie Alger à Zinder en passant par Guardaïa, El Goléa, In Salah, In Ecker, In Amguel, Tamanrasset (dit Tam) et Agadès était agrandie par le génie militaire.

Nous étions logés dans des cabines métalliques, climatisées individuellement et garnies de bois à l'intérieur. Ces cabines étaient disposées par paquets autour de « places » portant des noms de fleurs, les cabines étaient affublées de prénoms féminins. Pour la place, je pense à Anémone et à Narcisse pour la cabine, à moins que ce ne soit l'inverse. Nous avions un espace réduit, mais confortable avec l'électricité et l'eau courante, chaude et froide. Il y avait sur le site, des courts de tennis et un cinéma en plein air. Plusieurs restaurants étaient à notre disposition, chacun était décoré dans un style particulier qui lui donnait son nom. La nourriture fut toujours de bonne qualité. Je me rappelle qu'on nous avait distribué des cachets de sel, cela permettait de mieux fixer l'eau et d'étancher sa soif plus facilement. Complétant l'ensemble, un grand bâtiment faisait office de bar et de salle de café. À l'extérieur, une terrasse recouverte d'une toiture en lattis roseau offrait aux convives la possibilité de boire à l'air libre, ce qui était fort agréable le soir. Vu notre court séjour et notre emploi du temps nous n'avons eu guère le temps d'en profiter.

PRÉPARATION ET DÉPART POUR LA MISSION

Le lendemain de notre arrivée, le 26 avril, c'est mon anniversaire, mais personne ne le sait et personne ne le saura. Je pense alors à tous les miens qui eux j'en suis sûr pensent à moi en ce jour de mes 25 ans. À ma chère Maité et à notre petit bout de chou Véronique qui n'a pas encore deux mois. Nous passons cette journée et la suivante à la préparation de la mission. Tout d'abord, notre commandant nous présente les personnes qui vont nous assister, c'est-à-dire un sergent et un chauffeur. Notre équipement de survie comprenant de la nourriture pour dix jours et une

barrique de deux cents litres d'eau sont déjà à bord du camion. Pour une mission qui doit durer cinq jours, nous avons suffisamment de réserves. Ensuite, on nous présente les équipements sismiques que nous devons utiliser, c'est-à-dire sismographe, enregistreur, et les câbles de liaison. Après une explication de leur fonctionnement, on donne à chacun son propre kit qu'on nous demande d'installer et de brancher. Le sismographe étant posé sur le sol, il suffit de taper fortement sur celui-ci avec un marteau pour voir la réponse sur l'enregistreur. Tout est OK, le sismographe est délicatement remis dans son emballage et rangé dans le camion. Le matériel radio est également testé. Le lendemain 28 avril à sept heures du matin, nous prenons la piste en direction de Djanet via Hirafolk et Idelès.



Sur la carte ci-contre on peut apercevoir : In Amguel, notre camp de base, In Ecker, où aura lieu l'essai nucléaire et la piste jusqu'à Idelès. Collection Roger Gau

Nous avons fait à peine une quarantaine de kilomètres, quand le camion de notre commandant tomba en panne. Une tuyauterie d'essence n'avait pas supporté les vibrations très importantes de la piste et s'était fendue. Il faut préciser que ce camion avait fait la reconnaissance, soit plus de 300 km de piste cahoteuse. Après avoir démonté la canalisation défectueuse, sécurité oblige, une petite brasure suffit à colmater la fuite. Heureusement que le matériel de dépannage avait été prévu, sinon nous aurions été mis en face d'une situation délicate.

LA MISSION

Après 50 km environ, nous approchons du premier point de détection qui était celui de mon collègue-officier. Ce dernier et le commandant s'écartent alors de la piste de quelques centaines de mètres. L'endroit qui avait été identifié comme favorable pour l'expérimentation est repéré. La première équipe peut commencer son installation pendant que nous continuons notre route vers le deuxième point. Le même cérémonial se produit pour nous une cinquantaine de kilomètres plus loin. Le commandant me montre une zone favorable avec plusieurs blocs de granit où je pourrai poser le sismographe et s'éloigne. Lorsqu'il disparaît à l'horizon, je réalise notre isolement. Je m'éloigne alors de quelques dizaines de mètres et je fixe à jamais sur la pellicule notre camion qui semble seul au monde dans l'immense plateau de l'Amador.

*Le camion
dans le plateau
de l'Amador.
Collection
Roger Gau*



On disait que le panorama était lunaire. On a pu vérifier cette affirmation lors de la première mission américaine sur la Lune en juillet 1969. Pendant que je prends la photo et que je contemple le paysage, mes deux compagnons ont commencé à installer l'auvent. Il est très facile à installer. Un panneau articulé sur le côté du camion se met à l'horizontale, il est soutenu par deux piquets et il suffit d'accrocher la toile de tente avec des agrafes. Nous pensons que nous pourrions y dormir et manger. À peine installés, nous sommes tout de suite en liaison radio avec le poste central installé près du point zéro où l'explosion doit avoir lieu. On nous apprend que celle-ci aura lieu le 1^{er} mai. Nous aurons deux jours à attendre ! Et dire que nous n'avons même pas un jeu de cartes. Heureusement, j'ai apporté ma méthode Assimil de Russe. Une autre occupation sera de regarder les mirages qui apparaissent et disparaissent au gré des velléités du soleil.

La nuit précédant le 1^{er} mai, alors que nous dormons sous l'auvent, nous sommes tous réveillés par le vent qui souffle violemment en rafale. Le sable tourbillonne autour de nos lits de camp, rendant impossible de continuer notre nuit à cet endroit. Il est quatre heures du matin et après l'installation laborieuse des lits dans le camion, il me sera difficile de retrouver le sommeil. Comme nous sommes le jour J, tout le monde est debout à six heures. Après un petit déjeuner rapidement pris, et un petit brin de toilette, nous nous préparons pour la grande expérimentation. Il est sept heures et la radio nous indique « H moins deux heures ». Même à distance, on sent la tension qui monte au PC de l'opération. Dans notre station de l'Amador, le calme règne dans les esprits. Comme indiqué plus haut, j'ai, dès mon arrivée, repéré le bloc de granit affleurant qui est l'endroit idéal pour poser le sismographe. Pour faciliter l'installation, j'ai placé le camion à une dizaine de mètres. Le vent n'a pas faibli pendant la nuit et espérant une accalmie, je décide d'attendre encore avant d'installer le sismographe.

H MOINS UNE HEURE

Une fébrilité perfide m'envahit. Je dois absolument faire l'installation pour recouvrer mon calme. Le vent de sable ne s'est pas calmé et il est évident que je ne pourrais pas faire le branchement du sismographe. Aidé de mes compagnons, nous improvisons un abri avec une toile de tente que nous trouvons dans le camion. Elle est de dimension réduite et je dois faire le branchement allongé sur le ventre. Et là, le vent de sable aidant je casse un des deux fils de liaison du cylindre magnétique. Ce cylindre se déplace dans une bobine lors d'un séisme et produit un courant qui va vers l'enregistreur. Le fil cassé est en argent, car il doit entraver le moins possible

le mouvement du cylindre. « H moins quarante-cinq minutes », il faut vite trouver une solution et la mettre en œuvre. Je demande au chauffeur de fouiller dans son camion et de me trouver un fil électrique. Cinq minutes suffisent et voilà le fil. Il est en cuivre, à plusieurs brins comme je l'espérais. Je détache le fil cassé et le remplace par un brin du fil. Celui-ci est assez fin et devrait convenir. En l'absence de fer à souder, je fais une épissure et le tour est joué. Je tire le câble jusqu'au camion et le raccorde à l'enregistreur. À ce moment-là, nous sommes à H moins vingt minutes. Pourtant, je suis encore anxieux, la réparation est-elle satisfaisante ?

Pour tester le système, j'envoie le sergent avec la mission de trouver un gros caillou et de donner un grand coup sur le bloc de granit où est posé le sismographe. Avec un caillou de la taille d'un gros pamplemousse, je le vois qui me fait signe. Je pointe mon pouce vers le haut pour lui indiquer qu'il peut y aller. Mes yeux ne quittent pas l'enregistreur et soudain le stylet se déplace en décrivant une sinusoïde irrégulière. Je lui demande de recommencer et à nouveau le stylet nous donne les oscillations qu'on espérait. Ouf ! La radio annonce H moins dix et nous sommes enfin prêts. Malgré cela, l'attente est longue et enfin H moins trente secondes., vingt secondes., dix, cinq, quatre, trois deux, un, zéro. Quelques secondes et l'onde de choc arrive et notre enregistreur s'agite pendant quelques secondes. Dans le camion, c'est la joie, on se congratule, on s'embrasse même. Cette fois, ça y est, l'expérience a réussi. Pourtant, dans les minutes qui suivent, le poste principal de la radio est muet. Les postes périphériques appellent, mais pas de réponse. Que se passe-t-il ? Les appels se poursuivent pendant plus d'une demi-heure, mais en l'absence de réponse la radio devient complètement silencieuse. On ne comprendra que plus tard ce qui s'est passé.

LA SURPRISE DU RETOUR

Le 2 mai, notre commandant arrive et nous signale que de son côté l'expérience a bien marché, mais que le signal est trop faible pour être exploité. Nous sommes heureux de lui signaler notre réussite et de lui montrer nos enregistrements. Nous récupérons la première équipe qui était installée à 50 km, elle nous annonce que pour eux l'expérimentation a été un échec complet. Nous sommes les seuls à rapporter des enregistrements exploitables. Je repense, sans en parler, à ce fil rompu que j'ai réparé in extremis. Nous faisons une halte à Idelès, une petite oasis pleine de charme.

Le repas et la nuit passée chez l'habitant sont un enchantement. Le lendemain, alors que nous terminons à peine notre petit déjeuner, un bruit insolite attire notre



*La petite oasis
pleine de charme
à Idelès.
Collection
Roger Gau*

*La petite oasis
pleine de charme
à Idelès.
Collection
Roger Gau*



attention. Nous sortons sur la place du village et à quelques dizaines de mètres un hélicoptère s'apprête à atterrir sur la petite piste aménagée. Tout le village est sur la place.

Lorsqu'il atterrit, la porte s'ouvre et deux hommes cagoulés et vêtus de combinaison apparaissent avec un appareil dans les mains. Cet appareil est un compteur Geiger pour mesurer la radioactivité. Heureusement pour toutes ces populations, le niveau

*La place
du village
d'Idelès.
Collection
Roger Gau*



dans l'atmosphère est acceptable. Les points d'eau et les sources sont testés et ne sont pas contaminés. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais que s'est-il passé ? On nous explique juste qu'il y a eu une fuite avec un nuage radioactif. Nous ne sommes pas plus inquiets que ça. Lors de notre retour sur In Amguel, nous nous transformons un peu en touristes. Tout d'abord, un petit détour vers un oued à sec (il y pleut tous les trois ou quatre ans) nous permet d'admirer une petite (grande ?) merveille, un laurier rose de trois à quatre mètres de haut qui va sans doute chercher son humidité en profondeur.

Mais comment a-t-il poussé lorsqu'il était tout petit et que ses racines affleuraient le sol ? C'est un mystère que personne n'a su nous expliquer. Puis, à un croisement de piste, nous rencontrons deux Bédouins et leurs dromadaires. Ils nous proposent d'enfourcher leurs animaux moyennant finance. Je me décide difficilement. Ce fut un petit événement. Imaginez que vous montiez sur le dromadaire qui a replié ses quatre pattes. Pour se lever, il déplie d'abord ses pattes arrière et vous projette vers l'avant. Vous tentez alors de contrer par un mouvement arrière. C'est le moment



*Le laurier rose
à Idelès.
Collection
Roger Gau*

que l'animal choisit pour déplier ses pattes avant ce qui accentue votre mouvement vers l'arrière. Pendant tout ce temps, le dromadaire hurle, ce qui ajoute encore du piment à la scène.



*Le dromadaire.
Collection
Roger Gau*

RETOUR SUR LA BASE

À notre arrivée sur la base, nous avons tous été examinés, et l'on constata notre contamination. Heureusement, les poussières radioactives que nous portions n'étaient qu'externes. Pour les éliminer, il n'y avait que l'eau et le savon. On nous dirigea directement vers les douches. Lavés et brossés, nos habits confisqués pour être brûlés, comme on ne pouvait sortir nu comme un ver, l'armée nous habilla d'une chemise kaki, d'un pantalon réglementaire et d'un blouson. On nous demanda de nous présenter à la douche trois fois par jour, jusqu'à décontamination complète. Pour ma part, le compteur Geiger crépitait chaque fois qu'on le passait sur ma chevelure. Cela dura jusqu'à ce que je demande qu'on me coupe la mèche de cheveux contaminée, celle qui dépassait du chapeau de brousse lorsque le nuage radioactif passa dans la zone où je me trouvais.

Mais que s'était-il donc passé ? De nombreux témoins nous racontèrent. Tout se déroula fort bien jusqu'à l'heure H, mais au chiffre « zéro », un grondement sourd s'éleva, une série de secousses se firent sentir, et la montagne se mit à s'agiter, ce qui était le signe d'une explosion convenable. Les sourires apparurent, mais pas

pour longtemps – « Ça débouche ! » cria quelqu'un. Et c'était vrai. Par l'orifice de la galerie et un peu à côté s'écoulait un torrent de fumées. D'abord grises, puis parfaitement noires. Les gaz radioactifs, au lieu de rester confinés à l'intérieur, avaient trouvé le moyen de se frayer un chemin vers l'extérieur. Le gros panache noir était désagréable à voir. Par la suite, on comprit que cette couleur était due à la combustion du contenu de fûts entreposés à l'extérieur, mais au voisinage de la sortie de la galerie ! Sous l'influence de la chaleur, ils avaient éclaté et pris feu. Sur le moment, personne n'y comprit rien, on voyait un nuage certainement radioactif, ayant tendance à monter et se dirigeant droit vers le poste central en prenant une forme d'éventail peu ouvert. Le nuage radioactif est blanc sur la gauche et sur la droite la fumée noire due à l'explosion des fûts.

*Le nuage
radioactif.
Collection
Roger Gau*



Ce fut une belle panique et, comme toujours, les premiers effrayés affolèrent les autres. Ce fut une véritable ruée sur les voitures qui foncèrent vers la montagne et le nuage avec l'espoir d'arriver en temps utile à l'embranchement, de tourner à gauche et d'éviter la contamination. Les autres s'élançèrent presque tous à travers le reg, s'éloignant en direction du sud, perpendiculairement au nuage, et furent rapidement à l'abri. Le personnel du poste radio principal abandonna ainsi son poste, ce qui explique le silence radio après l'explosion. Les premiers partis passèrent sous les lambeaux extérieurs du nuage et furent plus ou moins contaminés.

Les plus touchés furent ceux qui prirent la route avec un peu de retard, dont les deux ministres (Pierre Messmer, ministre des Armées et Gaston Palewski ministre de la Recherche scientifique et des Affaires atomiques) et les généraux. Ignorant de la conduite à tenir en cas de contamination, Gaston Palewski échappa aux spécialistes, sauta dans sa voiture et se précipita dans sa chambre. Rattrapé juste comme il ouvrait sa valise, il fut, hélas, patent qu'il avait été contaminé. Le problème c'est que comme il était rentré dans sa chambre, celle-ci était contaminée ainsi que toutes ses affaires de rechange ! Ainsi, il sortit de la douche habillé, comme tout misérable troufion, d'une chemise kaki, d'un pantalon réglementaire et d'un blouson. L'histoire ne dit pas si on lui trouva d'autres habits plus conformes à sa fonction. Je ne pense pas m'avancer beaucoup en affirmant que oui. Par contre, toutes ses affaires et objets personnels, montre, portefeuille, etc. furent confisqués, emballés dans un grand sac plastique et décontaminés ultérieurement. Le ministre récupéra tout son bien, mais son portefeuille donna un mal fou à décontaminer, et près de huit mois furent nécessaires. Cela parut suspect à beaucoup de gens qui y virent une certaine malice ! Honni soit, qui mal y pense ! G. Palewski mourra d'une leucémie 22 ans plus tard, persuadé selon P. Messmer que ce cancer a été causé par l'accident. P. Messmer est également mort d'un cancer, mais à un âge

plus avancé, sans qu'il soit possible de lier ce cancer à cet accident. Les neuf personnes les plus irradiées ont été transportées à l'hôpital militaire Percy à Clamart pour surveillance et examens radiobiologiques complémentaires. Le suivi de ces neuf personnes n'a pas révélé de pathologie spécifique.

Je remercie Antoine Schwerer qui m'a fortement inspiré pour le récit ci-dessus. Centralien comme moi, il a écrit un recueil d'histoires nommé « Au près de ma bombe ». Faisant partie de la Direction des Applications Militaires du Commissariat à l'Énergie Atomique (dite DAM), il participa aux expériences nucléaires françaises et en particulier à celle que je vous raconte. Son récit m'a paru conforme à ce qui m'avait été raconté par d'autres qui l'avaient aussi vécue. Je lui ai donné la priorité.

RETOUR SUR NOTRE PROPRE SITUATION

Dans notre mission, nous devons démonter les équipements du camion, mais on ne pouvait y pénétrer tant qu'il était contaminé. Il est évident que la décontamination de notre camion n'est pas prioritaire. Il est donc prévu que quelqu'un d'autre s'en chargera et que nous allons retourner en France. Nous avons juste le temps d'étreindre le cinéma le 4, et le lendemain nous reprenons l'avion de retour. L'escale d'Alger est très éprouvante. La température n'est que de 30°, mais l'humidité est de 90 %. Autant dire que nous sommes comme immergés dans un bain de vapeur. Le retour à Paris n'est pas non plus de tout repos. Dans l'avion, des militaires retraités ont pris place. Ils ont entre 70 et 85 ans. Lorsque l'avion atteint les côtes françaises, l'un de ces militaires a un malaise. Une escale est nécessaire à Lyon pour déposer le malade. L'avion militaire est parké à distance respectable de l'aérogare que nous rejoignons à pied, le temps (très long) de refaire le plein. Les formalités administratives en sont la cause, nous dit-on !

L'atterrissage à Paris, avec trois heures de retard, se fait sous une pluie battante et une température de 15°. Les 35° et le soleil radieux du départ à In Amguel sont oubliés. Rentré à la maison, je m'aperçois que j'ai oublié ma méthode assimilée de Russe à In Amguel. Bien que mon intention fût de racheter un autre livre, cela n'aura pas lieu et ainsi finit mon apprentissage de la langue russe. Je garde seulement la mémoire d'une partie de l'alphabet russe et je sais dire : « ya govoryu po-russki » qui signifie « je parle russe », mais qui n'est pas vrai.

Sur mon livret militaire dans le chapitre « Campagne » il est indiqué :

« En avion du 25-4-62 au 25-4-62

AFN du 25-4-62 au 4-5-62

En avion du 5-5-62 au 5-5-62 »

Ainsi finit cette belle aventure.

NOTES

(1) Nom donné au deuxième essai nucléaire souterrain français. Le premier baptisé Agathe a eu lieu le 7 novembre 1961 et s'est déroulé de façon satisfaisante au même endroit.

La longue histoire d'un commerce de proximité

La droguerie-quincaillerie Rivals-Bazerque-Pommery

par Jack Thomas

Près de la mairie, dans la rue Lavigne, un magasin – quincaillerie ou droguerie selon les époques – occupe le même espace depuis environ 80 ans. Trois couples de commerçants se sont succédés avec une pérennité rare parmi les commerces de proximité à Blagnac ou ailleurs. Rivals, Bazerque, Pommery, trois noms pour un magasin qui a su répondre aux besoins et aux envies des Blagnacais depuis la Seconde Guerre mondiale.

Blagnac village, Blagnac ville. Ce sont deux réalités que notre commune a vécues au XX^e siècle. Avant 1930, la population de la commune est toujours restée en-dessous de 2000 habitants, elle est classée par les démographes comme un village. À partir du recensement de 1931, Blagnac dépasse ce seuil avec 2103 habitants et la courbe n'a jamais cessé de monter depuis. Dans le ressenti des habitants, cependant, Blagnac est resté un village jusque dans les années 1960-1970 marquées par l'expansion urbaine et la création de nouveaux quartiers à distance du vieux centre historique.

Dans ce « village » devenu « ville », les commerces et services proposés à la population étaient encore relativement peu nombreux. Dans l'annuaire du département de la Haute-Garonne en 1936, on en trouve la liste avec environ 35 types de commerces et de services allant de bureaux de tabac (2) aux serruriers (1). On trouve encore 36 blanchisseuses et cinq passementiers, métiers traditionnels de Blagnac.

À côté, quelques commerces plus innovants tel un garage d'autos (1). En 1936, il n'existe ni droguerie, ni quincaillerie mais des métiers plus traditionnels tels que les maréchaux-ferrants (2), les forgerons (3) ou les ferblantiers-lampistes (2). Sans doute, une partie des produits que l'on pourrait trouver dans une droguerie devait s'acheter dans une des épiceries de la commune. Les métiers de bouche sont bien présents avec des boulangeries, des charcuteries, des boucheries et six épiceries.

Le commerce indépendant est



Le couple Daste dans leur épicerie au début des années 1950.

Photo Ignace Deckers

roi. Les commerçants ou artisans sont les propriétaires de leur fonds de commerce, ils achètent et stockent leurs marchandises qu'ils vendent eux-mêmes, souvent sans salarié, la boutique est une affaire de couple. Une seule exception semble-t-il en 1936 : une des épiceries relève de l'enseigne « Epargne », une chaîne toulousaine présente dans tout le Sud-Ouest de la France.

LA QUINCAILLERIE RIVALS S'INSTALLE APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Carte postale du bas de la rue Lavigne dans la première moitié du XX^e siècle. Collection Jacques Sicart

À l'adresse du 3, rue Lavigne, s'est installée dans l'immédiate après-guerre, une quincaillerie fondée par Joseph Rivals et son épouse Léonie. Ce commerce remplace la charcuterie Soulié et peut-être une autre charcuterie visible sur une carte postale ancienne datant d'après la Première Guerre mondiale. Les voisins ont sans doute



Le couple Rivals devant leur magasin, probablement au début des années 1950. Collection privée.

gagné en tranquillité dans la mesure où l'on ne tuait plus de cochons dans la cour de la maison ! Un peu plus tard, une autre quincaillerie a ouvert ses portes, rue Prosper Ferradou, celle de la famille Lapasset qui a ensuite travaillé avec l'enseigne « Caténa », créée en Normandie en 1953 par Maurice Tabur.

D'après Jean-Louis Rocolle, alors jeune homme, le magasin Rivals regorgeait de toutes sortes de marchandises dont on peut faire l'inventaire à la Prévert : articles pour les installations électriques en plus des ampoules ; de la quincaillerie en vrac dont des vis, des clous, des serrures de porte (dont il m'en montre une dans sa maison), des bouteilles de gaz, des produits de jardin dont engrais et souffre en poudre... Et si M. Rivals ne l'avait pas en stock, il le faisait venir. Et ce sera pareil pour ses successeurs à chaque époque, les Bazerque et les Pommery. C'est une des caractéristiques de ce type de commerce de proximité.

Une photo montre le magasin, probablement dans les années 1950, avec le couple Rivals assis devant. En haut de la devanture, on voit PRIMAGAZ peint sur la façade avec les deux types de gaz dont se servaient les ménages, le butane et le propane. Ces deux formes de gaz naturel sont substituables mais le propane ne peut être stocké dehors car il se liquéfie à 0° C. À une époque où toute la commune n'a pas accès au gaz de ville, beaucoup de familles avaient des cuisinières à gaz, d'où l'importance du commerce de bouteilles de gaz de cette marque. Cette société était la première en France à mettre en bouteille le butane dès 1934. La marque PRIMAGAZ est créée en 1938.

La seconde partie de l'enseigne, sous la première, vante d'autres produits que les Rivals proposaient aux clients : chauffage, ménage, l'électricité et lino. Par chauffage, on peut supposer la vente de bidons de mazout et, éventuellement, les poêles à mazout pour l'intérieur. Les articles de ménage recouvrent une vaste gamme de produits qui vont des ustensiles de cuisine aux produits de ménage. Plus bas, sur la vitrine de gauche, sont peints deux termes : peinture et vitrerie. Ici, la boutique est plus dans sa fonction quincaillerie avec les peintures aussi bien pour l'extérieur que pour l'intérieur, les vernis, et tous les ustensiles tels que pinceaux, nettoyeurs... Quant à la vitrerie, il s'agit de ventes de verre à la découpe pour réparer les vitraux cassés, installer les fenêtres. Sans doute aussi vendent-ils des spatules et du mastic

vitrier pour les artisans et les bricoleurs. Enfin, sur le montant de bois au milieu de la devanture, chasse et pêche.

Un service rendu aux clients ne se trouve pas sur la devanture : le sertissage des boîtes de conserve. Selon Jacqueline Rivals, ses beaux-parents, surtout sa belle-mère, sertissaient des boîtes de pâte ou autres conserves pour une clientèle qui a encore un pied dans la ruralité avec jardins et élevages. Cette activité s'est poursuivie avec les Bazerque.

On remarquera que la porte est située à droite du couple. Cette porte dessert aussi bien le magasin que l'appartement des Rivals. Selon Jacqueline Rivals, une de leurs belles-filles, la famille avait l'habitude de souper chez les parents Rivals, au magasin, le samedi soir. La porte de devant n'était pas fermée à clé car on entraient et on sortait. Or, les voisins et clients le savaient aussi. Ils entraient pendant le repas pour



*Sertisseuse
manuelle
de la marque
Favorit, 1949.
<https://www.luckyfind.fr/annonces/089932-sertisseuse-boite-de-conserve>*

demander quelques pointes ou tout autre chose à Joseph Rivals. Il se levait et allait chercher ce qu'ils demandaient avant de reprendre place à table. L'espace et le temps du commerce n'étaient pas alors totalement séparés de l'espace et du temps de la famille.

La quincaillerie Rivals a servi la population de Blagnac jusqu'à 1964 quand le fonds a été cédé au couple Fernand et Monique Bazerque.



Le couple Rivals en tenue de gala. Sans date. Collection privée.

1964-1993, LA DROGUERIE-QUINCAILLERIE F. BAZERQUE

Fernand et Monique Bazerque, originaires des Hautes-Pyrénées et du Gers, arrivent à Blagnac suite à leur mariage en 1962. Fernand était maître sondeur sur des plateformes pétroliers et avait beaucoup voyagé pour son travail. Il était aussi très bricoleur. Avec le mariage et la naissance d'un premier enfant, le couple cherchait une activité plus sédentaire. Le couple Rivals ayant choisi de cesser leur activité, le fonds de commerce était mis en vente en 1964. À cette époque, il y avait un appartement derrière la boutique (plus petite que de nos jours) qui donnait sur la cour. La famille allait y habiter pendant plusieurs années. À l'étage, un dentiste, le Dr Pelegrin, avait son cabinet. Il venait une fois par semaine de Toulouse pour soigner ses patients de Blagnac.



Devant le magasin Bazerque en 1964 avec le couple et des jeunes parents. Collection privée.

Cette photographie montre le couple Bazerque (à droite) devant leur magasin. L'enseigne donne plusieurs indications sur la nature de son commerce. Comme

les Rivals, ils sont des distributeurs de PRIMAGAZ. Les bouteilles étaient alors stockées dans la cour et quelques-unes sur le trottoir durant l'ouverture du magasin. Si certaines personnes venaient sur place rendre et reprendre les bouteilles, d'autres se faisaient livrer à domicile par Fernand souvent dans la fourgonnette 2CV garée devant la porte.

La devanture du magasin contient d'autres mots-clefs à l'adresse des clients potentiels : quincaillerie (en grand et au centre), droguerie et lino (linoléum) à gauche et électroménager et électricité à droite. Au centre, sont écrits les mots chasse, pêche et airflam. Qui connaît aujourd'hui la marque « Airflam » ? Il s'agit d'un calorifère à mazout, c'est-à-dire un poêle à mazout que l'on utilisait pour chauffer l'intérieur d'une maison en l'absence de chauffage central. La marque commercialisait l'appareil, le magasin vendait le mazout comme on voit sur une autre photographie un peu plus tardive. L'acte de vente de 1964 note bien « articles de chauffage ». On y voit, derrière les bouteilles de gaz, des jerrycans pour le mazout. La société Airflam, fondée en 1953, a connu une croissance fulgurante entre 1958 et 1962 avant de rencontrer des grandes difficultés. La société aurait fait faillite vers 1971.

Publicité pour les produits Airflam.
Site internet
Amazon.fr



Au moment où la photo a été prise, au milieu des années 1960, les foyers français commencent à s'équiper de plus en plus en appareils électro-ménagers, c'est-à-dire des machines destinées à fonctionner dans des maisons individuelles et des appartements. La période de pénurie liée à la Seconde Guerre mondiale est terminée depuis déjà une décennie, les Trente Glorieuses apportent leur lot de prospérité et une forte poussée de consommation domestique. Les aspirateurs, les grille-pains électriques, les machines à laver, les réfrigérateurs se démocratisent pour se mettre à la portée de millions de familles. Chez Bazerque, c'est le petit électroménager qui se vendait : moulins à café électriques, cafetières, grille-pains...

Autres éléments modernes de l'époque, le lino et le balatum. Inventé en Angleterre au XIX^e siècle, le linoléum est un « revêtement de sol constitué de toile de jute imperméabilisée par application d'huile de lin et de poudre de bois ou de liège ». Le balatum, lui, se définit comme un « revêtement de sol livré en rouleaux et constitué d'une surface décorative vernie

collée sur un support carton enduit d'asphalte ». Ces deux produits équipaient des maisons et des lieux publics de sols durables faciles à installer et à prix modeste, moins cher par exemple que le carrelage et le plancher en bois. Dans une ville où la construction de maisons individuelles et la rénovation de l'habitat ancien sont en plein essor, le marché est important.

La droguerie en 1978.
Collection privée.



Le magasin vend aussi des articles de chasse et de pêche à un moment où ces activités concernaient une part plus grande de la population que de nos jours. Si le magasin ne vend pas des armes, il propose des cannes à pêche, du fil, des appâts, des cartouches...

Quelques années plus tard, une autre photo de la devanture montre une réduction du nombre de termes dans l'enseigne : Primagaz, quincaillerie, droguerie, électricité. On peut penser que les lettres de PRIMAGAZ attachées à la façade viennent directement de la société car elles correspondent à d'anciennes représentations comme dans ce modèle réduit de camion initialement fabriqué dans les années 1950 à l'enseigne de la marque.

Sur le trottoir devant le magasin, plusieurs bouteilles de gaz (vides ou pleines ?), disposition d'une époque sans menace terroriste ! Sur la devanture, le mot quincaillerie est écrit le plus gros. Fernand Bazerque est un bon bricoleur, il connaît les outils de base du bricolage :

marteaux, scies à bois, scies à métaux, tournevis, clés diverses et variées. Il sait quand il faut utiliser un clou ou une vis, de quelle taille. Il connaît les éléments de la plomberie et peut conseiller ses clients sur les tuyaux, les raccords, les robinets et les joints. De grands meubles en bois avec des dizaines de tiroirs contiennent des clous, des vis, des joints en vrac, on achète à l'unité et non sous plastique comme aujourd'hui. Dans les tiroirs, on doit aussi trouver des produits en lien avec l'électricité : prises, fusibles, ampoules, fil électrique de couleur différente... Plusieurs de ces meubles sont toujours présents dans le magasin, rénovés. Le terme englobe probablement aussi le luminaire, car la vitrine montre une variété de lampes et de lustres prêtes à éclairer une pièce.

Fernand et Monique s'y connaissent aussi en droguerie, susceptibles de conseiller des clients sur les qualités des produits de ménage, des fers à repasser, des savons, des textiles, des solvants, des détergents, des peintures et vernis. Devant le magasin, dans plusieurs photos, on voit un râtelier chargé de différents types de balais, de brosses, de lous, objets présents dans tous les ménages.



Un modèle réduit de camion de livraison PRIMAGAZ qui emploie la même présentation des lettres



*Meuble en bois à tiroirs (intérieur de la droguerie) avec une balance devant pour stocker et peser des articles de quincaillerie vendus au poids.
Photo J.Thomas*

*La droguerie en
juin 1989.
Désormais,
la porte d'entrée
se situe à gauche
du magasin.
Collection
privée.*



1993, L'ARRIVÉE DE SYLVIE ET FABRICE POMMERY

Toutes bonnes choses ont une fin et après 30 ans au service des Blagnacais, le couple Bazerque décide de prendre la retraite. Que va devenir leur commerce, patiemment construit pendant ces années ? La solution vient de leur fille Sylvie, alors préparatrice à la pharmacie Béziat-Dumoulin à quelques pas du magasin familial. Avec son mari Fabrice Pommery, qui travaillait comme analyste-programmeur à Fenouillet dans une entreprise de transports, ils décident de donner une nouvelle orientation à leurs carrières respectives. Fabrice s'essaie au magasin pendant quelques semaines et s'y plaît. Ils reprennent le magasin en 1993, alors que le centre Leclerc venait d'ouvrir. Le pari était risqué ! La concurrence des grandes surfaces se fera plus rude encore en 2006 avec Castorama. Pour survivre, il faut s'adapter au nouvel environnement !

*La droguerie
Pommery
en 2025.
Photo A.Thomas*



Comme à chaque génération, il y a continuité et changement. A l'été 2004, ils augmentent la surface de vente en annexant le bureau (ancien appartement) et la cour. Fabrice a suivi des formations notamment pour apprendre à affûter les couteaux et autres outils tranchants, ce qui aboutit aussi à augmenter la place donnée à la coutellerie. Face à la concurrence des grandes surfaces de bricolage, ils s'orientent davantage vers les arts culinaires et la décoration en plus de garder l'essentiel des éléments de la droguerie, de la vente en vrac et de la petite quincaillerie. Les bouteilles de gaz ont disparu, Fabrice n'a plus l'astreinte de leur livraison. Ils ont gardé quelques meubles d'avant, notamment ce meuble en bois avec des tiroirs où sont stockées toutes sortes de petites marchandises vendues à l'unité ou en petites quantités.

Comme on peut l'observer sur les photos, la place de la vitrine donnant sur la rue Lavigne a quelque peu évolué dans le temps. Dans la photo de 1964, on n'a pas l'impression d'une vitrine qui sert d'espace de promotion des marchandises. Dans la photo de 1978, après l'achat de l'immeuble par les Bazerque en 1975, la devanture a été refaite et les vitrines deviennent des espaces où l'on peut mettre en valeur des marchandises. La vitrine se veut le premier contact avec le client, qui cherche à l'attirer, à le persuader, à lui vendre quelque chose. On veut l'inciter à entrer dans le magasin. À l'époque des Bazerque, c'est Monique qui s'occupait des vitrines ; actuellement, c'est sa fille Sylvie Pommery, aidée parfois d'une amie passionnée, qui les organise en fonction de l'actualité des produits, des saisons, des événements.



*Photo vitrine
des 60 ans.
Collection privée.*

Comme pour leurs prédécesseurs, la clientèle est avant tout locale, Blagnac et les communes des alentours. Les particuliers sont les plus fréquents mais la clientèle peut inclure des artisans, des collectivités, d'autres entreprises. Si l'emplacement n'a pas changé, l'environnement n'est plus exactement le même, notamment avec le succès du marché sur la place des Arts le samedi matin. Conséquence, le samedi matin est le créneau de la semaine le plus actif, mais l'après-midi voit aussi défileur hommes et femmes à la recherche de l'objet ou du produit qui manque à la maison. Avec l'essor des hommes qui cuisinent, ceux-ci deviennent des clients pour les ustensiles culinaires tandis que des femmes bricoleuses recherchent, elles, le bon outil.

*Le couple
Pommery
en 2020.
Collection
privée*



Le pari de 1993 est réussi car ils sont toujours là trente ans après, avec un magasin qui a changé de visage tout en gardant maintes traces d'une histoire commencée immédiatement après la Seconde Guerre mondiale et poursuivie avec conviction et chaleur depuis cette période.

Mes plus vifs remerciements à Sylvie et Fabrice Pommery, actuels propriétaires du magasin ; à Jacqueline Rivals, belle-fille du couple Rivals ; à Jean-Louis Rocolle ; à Sandrine Roussel, archiviste municipale.

De l'argile à la brique

A la découverte de la briquèterie Bouyer-Leroux à Colomiers

par Annie Thomas et Didier Risser-Maroux

Un groupe d'adhérents de Blagnac Histoire et Mémoire a eu le privilège de visiter le site de la Briquèterie Bouyer-Leroux à Colomiers, le 8 novembre 2024. Le directeur de l'établissement, Emmanuel Cahué, nous a guidé pendant près de trois heures de visite. Nous avons pu ainsi renouer avec la mémoire industrielle que Blagnac partage avec Colomiers car notre commune fut un site de production de briques et de tuiles jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.



Les membres de BHM à l'entrée de l'usine

L'HISTOIRE DU SITE

Lorsque l'on emprunte la Route d'Auch en sortant de Colomiers, le site de la briquèterie frappe par son ampleur. Les bâtiments s'étendent des deux côtés de la route et l'on devine au loin les carrières d'argile et les zones de stockage.

La briquèterie existe depuis le XIX^e siècle, elle se situait à cette époque-là à droite de la Route d'Auch en quittant Colomiers et s'appelait la briquèterie Loudet. La famille Gélis l'achète en 1924, une famille déjà réputée pour son savoir-faire artisanal. D'ailleurs, son souvenir est si marquant que pour certains hauts-garonnais la briquèterie actuelle reste la briquèterie Gélis malgré les différents changements de propriétaires et de noms. 1924 est la date du passage de la brique artisanale à la modernisation passant par l'électrification de l'usine et la mécanisation avec pour but d'augmenter la productivité après la Première Guerre mondiale. 1925 marque un tournant par l'acquisition par J.P. Gélis d'un brise-motte et d'un broyeur.

Carte réalisée par
la famille de
cartographes
Cassini entre 1756
et 1815.
On reconnaît
à l'ouest
de Colomiers
le lieu-dit Loudet



Entre 1930 et 1954, la briquèterie acquiert des fours Hoffmann. La maîtrise du procédé de cuisson et des températures favorisent la production d'une brique homogène dont les qualités mécaniques et physiques sont parfaitement maîtrisées. Les investissements réguliers pour faire face à une demande et une vente constante mènent à la production du premier catalogue de vente dès 1955 qui déjà proposait 37 produits.

Matériel ancien
conservé
dans l'enceinte
de l'usine



Dans les années 1960, les Gélis achètent 50 hectares de l'autre côté de la route d'Auch (à gauche en quittant Colomiers, au lieu-dit Dumaine), commencent l'exploitation d'une nouvelle carrière d'argile et installent de nouveaux bâtiments. 320 personnes travaillent alors sur le site et produisent 570 000 tonnes de brique. Un deuxième catalogue est édité en 1965. En 1989, Imetal qui deviendra Imerys (1999) rachète le site familial et ferme des lignes de production. En 2013, changement à nouveau de propriétaire, Bouyer-Leroux arrive et l'usine fonctionne désormais avec une seule ligne. Deux grands acteurs en France se partagent le marché de la production de briques : Terreal (racheté par Wienerberger en 2024) et Bouyer-Leroux.

BOUYER-LEROUX, UNE COOPÉRATIVE

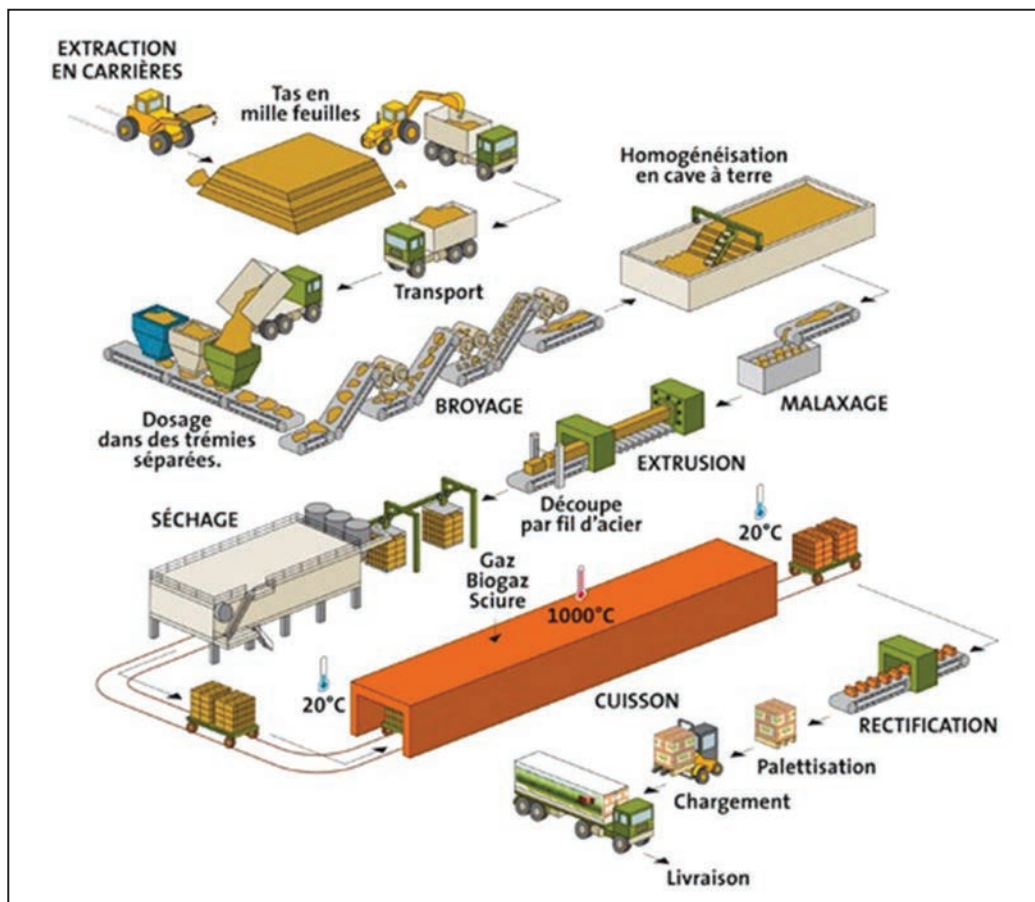
Bouyer-Leroux est une société coopérative et participative dont le siège social est à La Segunière dans le Maine-et-Loire, une SCOP. La majorité des salariés du site de Colomiers sont sociétaires de la coopérative. Le groupe est leader sur

le marché français de la brique en terre cuite. Il compte une trentaine de filiales et 29 sites de production, sept sont dédiés aux solutions de terre cuite dont celui de Colomiers. Pour alimenter ses sites de fabrication, le groupe exploite des carrières d'argile en proximité pour éviter les coûts et impacts du transport routier. Les briques, linteaux et tuiles en terre cuite sont commercialisés sous les marques *Bio'bric* et *Tégula*. Le site de Colomiers ne produit que des briques. Bouyer-Leroux se veut une entreprise responsable. Sur la période 2018-2027, le Groupe indique avoir programmé 76 millions d'euros d'investissements pour réduire sa dépendance aux énergies fossiles, le gaz principalement, dans l'objectif de décarboner 90% de ses outils de production sur l'activité « terre cuite ». La visite du site de Colomiers nous montrera de nombreux exemples d'économie circulaire.



*Emmanuel Cahué,
directeur
de l'usine
Bouyer-Leroux
de Colomiers*

LA FABRICATION DES BRIQUES EST L'ABOUTISSEMENT DE 7 PHASES PRINCIPALES QUE NOUS ALLONS EXPLORER ENSEMBLE



*Les sept phases
de fabrication,
site internet
de Bouyer-Leroux*

L'extraction de la terre issue des carrières : à l'assaut du mille-feuille

Notre visite de la briquèterie démarre sur le mille-feuille. C'est ainsi que l'on nomme

l'immense colline artificielle de 7 mètres de haut et 80 mètres de long, mélange d'argile extraite des carrières, de sable (environ 28%), de morceaux de briques recyclées et de terre. L'usine récupère une partie des terres issues des travaux du métro à Colomiers et aux Ponts-Jumeaux et la recycle. Elle est très peu calcaire, ce qui convient parfaitement. Ce mille-feuille est utilisée toute l'année pour la fabrication des briques et représente 65 000 m³ de matériau de base.

*Le groupe de BHM
à l'assaut
du mille-feuille*



De là-haut, le regard se porte sur la carrière ouverte au sud-ouest du site. Au fond de la carrière, un lac formé par le ruissellement des eaux de pluie alimente un bassin près du bâtiment central, et cette eau est utilisée dans le process de fabrication. C'est un arrêté préfectoral qui donne l'autorisation d'extraire l'argile. Il reste pour

*Le bassin
de rétention*



l'instant 30 ans d'exploitation. L'extraction de l'argile a lieu lors de deux campagnes chaque année et chaque campagne dure trois mois. Un sous-traitant gère cette phase de préparation. La profondeur maximale d'exploitation autorisée dans les carrières est de 60 mètres de profondeur bien qu'il y ait un potentiel supérieur.

La préparation des terres (broyage, malaxage, dosage, mélange)

Deuxième étape de notre visite à l'orée d'un très long hangar qui abrite toutes les phases de fabrication. Cela débute avec un très gros engin de chantier, une chargeuse, qui prend une cargaison de terre dans le mille-feuille de bas en haut. Cette terre est déposée dans une énorme trémie, passe par un désagrégateur puis subit



*Le hangar
de stockage
et de fabrication*

un premier broyage. La terre commence ensuite sa circulation de manière mécanique sous le plafond du bâtiment vers la partie de traitement. On peut brasser ainsi jusqu'à 1000 tonnes de terre par jour. Les laborantins de l'usine surveillent en permanence sa qualité en mesurant la teneur en calcaire, la granulométrie et l'humidité avant de rajouter ou pas du sable et de l'eau.

D'autres composants, dont certains très surprenants pour nous, sont rajoutés : de la sciure de bois qui vient d'une usine de meubles près de Saint-Gaudens et du son de blé, déchet de fabrication de spaghettis qui apportent une porosité qui fait diminuer la conductivité thermique de la brique. Ces composants sont aussi des biomasses qui permettent de réduire de 25 % la consommation de gaz à la cuisson. Après intégration de tous les composants, le matériau subit un deuxième broyage avec l'aide de deux énormes rouleaux, circule à nouveau mécaniquement et remplit huit grands silos pour être homogénéisé. Son trajet vise à limiter au maximum la poussière pour protéger les ouvriers attachés à ces postes de travail. Au total, 50 personnes travaillent à la production sur le site et dix dans les services administratifs. Les



*Un des huit
grands silos
de l'usine*

équipes de travail opèrent avec des ordinateurs et des écrans. La « manutention » est assurée mécaniquement et à l'aide de robots. Nous sommes dans une usine du XXI^e siècle qui travaille 24 heures sur 24 et lors des phases de production, les équipes sont en 5x8.

Et la brique arrive !

Après les dernières opérations de broyage, le matériau est prêt pour l'étape de fabrication des briques.

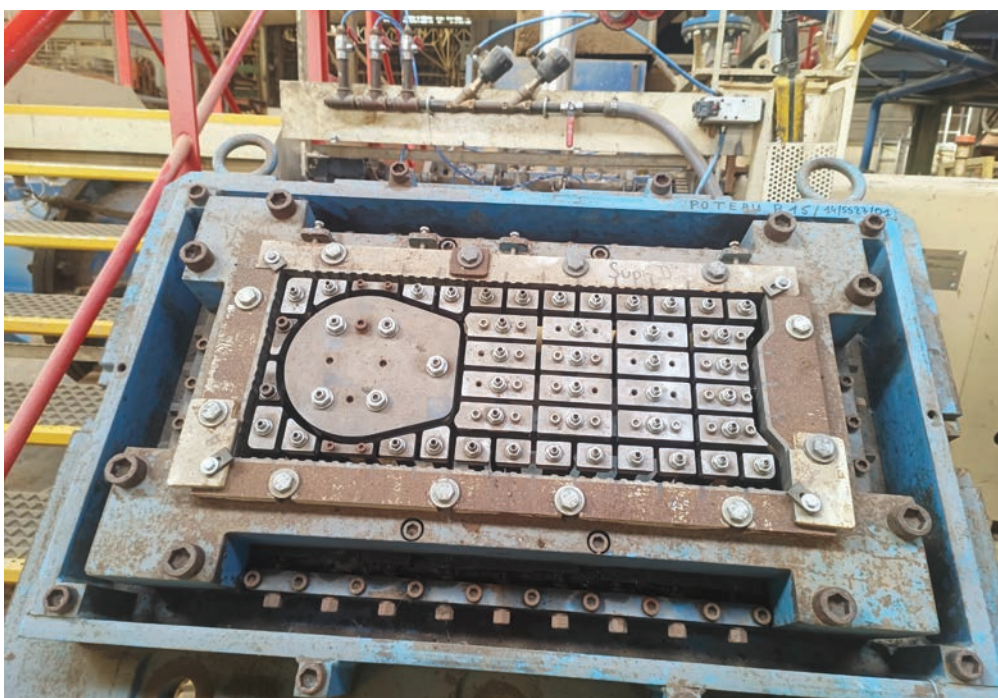
Le façonnage et le moulage

La terre est malaxée et passe dans une mouleuse qui pousse le mélange argileux au travers d'une filière de géométrie prédéfinie à l'aide d'une vis sans fin. Cela donne la forme et le profilage de la brique. Une machine les découpe ensuite grâce à un fil d'acier. Bien sûr, l'image du fil à couper le beurre s'impose tant l'opération est semblable.

Le « pain d'argile »



Une filière de géométrie



Cette brique n'est pas pleine contrairement à la majorité des briques du patrimoine blagnacais « dites foraines ». Elle est composée d'alvéoles calculées pour donner le meilleur rendement en termes de solidité et d'isolation et une colle, Fix'bric, remplace le mortier pour l'assemblage. Lorsque la brique sort de la phase de découpage, elle pèse 30 kilos et après séchage, elle pèsera 25 kilos.



Les briques alvéolées

Les ouvriers très présents lors de ce moment de la fabrication vérifient en permanence qu'il n'y a aucun défaut. Tous les jours, le technicien de laboratoire prélève une brique le matin et une l'après-midi pour le contrôle qualité. Chaque brique est identifiée individuellement avec sa date de production et son numéro de lot. Les alvéoles sont également contrôlées méticuleusement. Au moindre défaut, la sanction est immédiate et la brique défectueuse part au recyclage.



Les ouvriers contrôlent la qualité des briques

Le séchage

Les briques, grâce à des robots et de nombreux tapis roulants, sont regroupées sur des balancelles et circulent vers le lieu de séchage. Les briques vont sécher dans le séchoir à 60°C pendant a minima cinq heures. La récupération des calories issues du four de cuisson permet de diminuer les consommations de gaz du séchoir.

*Les balancelles
d'acheminement*



La cuisson

Les briques passent ensuite quinze heures à 900°C dans le four tunnel de 110 m de long et dix mètres de large pour être cuites. Cette température est celle retenue par le site en fonction de ses spécificités. La cuisson est exclusivement au gaz, c'est la dépense la plus importante du site. Le site possède son propre point de livraison en gaz. La chaleur émise est recyclée dans l'usine. Pour une parfaite cuisson, l'homogénéité du four est centrale ; celui-ci est doté de nombreux capteurs qui y sont disséminés et l'opération est surveillée en permanence sur écran par un ouvrier.

*L'espace de séchage
et de cuisson
des briques*



Le conditionnement

A la sortie du four, les wagons de briques refroidies sont déchargés mécaniquement et chaque brique passe à la meule pour être rectifiée de façon à ne présenter aucun défaut géométrique pour le confort de travail des maçons. Cette étape pousse même la perfection jusqu'à laver rapidement chacune des briques sous un fin filet d'eau qui élimine toute la poussière produite et stoppe l'action de la chaux.

Les robots, toujours présents, emmènent sur un tapis roulant les briques cuites vers leur lieu de palettisation et de stockage. Les briques sont empilées puis l'emballage est totalement robotisé. Elles sont disposées au cordeau avec une précision extrême sur une palette en bois. Les palettes sont cerclées puis filmées

de haut en bas (aller/retour) avec un film transparent pour constituer une housse stabilisante puis recouvertes du film d'identification du produit et de la marque commerciale.

Les palettes s'acheminent automatiquement via un tapis roulant jusqu'au quai final où un chariot élévateur les récupère et les entrepose sur une très large plateforme de stockage post-production. Là encore une dernière vérification qualité provoque, en cas de problème, la destruction de la palette. Elle est soit recyclée en la réintroduisant dans un nouveau mille-feuille soit dévolue à la réfection des chemins de la carrière.



Les palettes cerclées et filmées

L'expédition

En temps utile et en fonction des commandes, les palettes sont chargées par un ballet de chariots élévateurs sur les plateaux des camions destinés à la livraison du produit fini. Aujourd'hui, le site de Colomiers est capable de produire jusqu'à 170 000 tonnes de briques par an.



Un chariot élévateur sur le site de stockage

Blagnac histoire et Mémoire remercie le directeur et le personnel de la briquetterie de Colomiers pour leur accueil, leur attention à nos questions et la richesse de leurs apports.

SOURCE :

Le site du groupe Bouyer-Leroux : <https://www.bouyer-leroux.com/>

À ALAIN LAURET



Sortie de BHM à Auvillar, 24 juin 2013 : Alain est assis au premier plan

Né le 3 octobre 1933 à Viroflay (Yvelines), Alain Lauret est venu à Toulouse avec sa mère depuis Versailles au moment de l'exode en 1940 pour se réfugier chez des tantes. Son père, polytechnicien, officier dans le Génie, les a rejoint après l'armistice. La guerre terminée, toute la famille s'est définitivement établie dans cette ville.

Après des études en faculté de lettres, il avait enseigné comme professeur d'histoire au lycée Berthelot de Toulouse puis dans la classe de « prépa » au lycée Saint-Sernin. En fait, à cause de sa très grande discrétion, nous savons peu de choses sur sa vie privée. Nous nous souvenons toutefois de sa joie à nous annoncer la naissance de sa première petite-fille. C'est la seule fois où son masque est tombé devant nous.

En revanche, nous avons plus de détails sur son arrivée dans notre association.

En 1990, il a rencontré Serge Ravel, grand Résistant, sur les plages du Débarquement. Celui-ci lui a demandé de « servir de guide » aux membres de la toute nouvelle association d'histoire de la Résistance et de Blagnac qui venait d'être créée en grande partie à son initiative.

Il a accepté.

Alain saura tout de suite et avec tact, nous donner des conseils pour rédiger nos articles dans la revue « Blagnac, Questions d'Histoire » dont il sera le responsable de publication à partir de 2007, après le décès de Germaine Ricard. Il nous a révélé les règles de cet exercice totalement inconnues pour notre petite équipe d'alors.

Son érudition ne l'empêchait pas de se mettre à la portée de nous tous. Il participait à toutes les sorties de BHM sur des sites historiques. Ses commentaires éclairés nous ravissaient. Celle qu'il a sans doute le plus appréciée, a été celle qu'il avait lui-même organisée à Valentine, petite ville où il s'était retiré à la retraite et où il habitait avec son fils. Nous l'avions retrouvé le matin devant les ruines romaines de Saint-Bertrand de Comminges. Puis l'après-midi, ce fut Valentine avec son architecture remarquable, la maison natale de Foch et le petit musée qu'Alain avait créé et fait garnir de nombreux vestiges antiques. Il a été le président de la société archéologique de Valentine. Il avait émaillé la visite de cette ville et des environs avec de nombreux détails

historiques mais toujours racontés d'une façon plaisante et compréhensible pour nous.

Nous pouvions lui demander des précisions sur tel ou tel fait de l'histoire, il répondait rapidement, heureux de partager ses connaissances. C'était un plaisir pour lui de venir à nos réunions et il suivait scrupuleusement toutes nos actions, toujours prêt à nous prodiguer des conseils sans se vanter. Ses articles dans la revue étaient très documentés mais accessibles à tous les lecteurs.

Au fil des années, diminué physiquement, il ne venait plus à Blagnac que conduit en voiture par son fils. Puis il a été obligé de renoncer à ce plaisir et à nous regarder « faire » de loin. Mais, même alors, il restait à notre écoute et à notre disposition. Il répétait que notre association était importante pour lui.

Érudit, il appartenait à la Société des Études du Comminges et participait à sa revue, auteur de nombreux livres et articles, toujours disponible, d'une extrême gentillesse, d'humeur égale en toutes circonstances, Alain était un homme de grande valeur que nous regrettons beaucoup.

Deux expositions historiques à L'Arche



En l'espace de quelques mois, deux expositions historiques ont été présentées à L'Arche en pays toulousain, valorisant à l'occasion de journées Portes ouvertes, deux des sites blagnacais sur lesquels est implantée cette association qui accueille une cinquantaine de personnes en situation de handicap mental, dont certaines sont présentes depuis l'ouverture en 2012.

Au siège de l'association, sur le terrain qui depuis 2010 lui est pour partie loué, pour partie prêté par les religieuses dominicaines à travers l'Association du domaine de Maniban, L'Arche a fait construire plusieurs bâtiments pour les bureaux, l'accueil de jour, l'ESAT et ses trois activités (maraîchage, restaurant, sous-traitance) et le logement avec deux foyers - un troisième foyer est implanté dans le quartier Andromède. Des serres sont exploitées sur la partie du ramier incluse dans le domaine (ainsi que d'autres serres aux Quinze Sols).

La journée Portes ouvertes organisée à Maniban le samedi 23 novembre 2024 a été l'occasion de présenter une exposition de quatre panneaux sur le château du 17^e siècle et ses propriétaires successifs les plus connus, puis sur le monastère du 19^e siècle construit par les Trappistines auxquelles ont succédé les Dominicaines. Cette exposition, qui s'est largement nourrie des nombreux articles et illustrations publiés dans la revue *Blagnac Questions d'histoire* depuis sa création, a permis aux visiteurs du jour comme aux salariés et aux personnes accueillies les plus réceptives, soit de découvrir, soit pour certains de mieux connaître la profondeur historique du site. Une synthèse en a ensuite été présentée en réunion générale hebdomadaire de L'Arche, afin de toucher dans un autre cadre un plus grand nombre de membres de la communauté.

L'exposition pourra naturellement être de nouveau présentée lors de prochains événements.

Moins connu est le site de l'habitat partagé établi par L'Arche au 8 boulevard Jean-Rivet, dans une grande maison acquise en 2018, occupée à partir de 2020 après travaux et désormais dénommée « Les Galets ». La journée Portes ouvertes organisée le samedi 5 avril 2025 a donné lieu à l'élaboration d'une exposition sur l'histoire de cette demeure, située en lisière du Vieux-Blagnac, et de son environnement. La recherche en bonne partie originale qui sous-tend cette exposition sera poursuivie et complétée en vue de la parution d'un article dans l'un des prochains numéros de la revue *Blagnac Questions d'histoire*, ainsi qu'un autre article sur l'histoire de L'Arche en pays toulousain.

A la découverte des noms de rue avec l'Espace Seniors

Connaissez-vous l'histoire de la Croix-Blanche qui a donné son nom à une rue de Blagnac, savez-vous qui étaient les passementiers et quel était donc ce moulin dont on parle près du Ramier ? C'est pour répondre à toutes ces questions et à bien d'autres que l'Espace Seniors a organisé le 3 décembre une visite avec BHM. Une trentaine d'intrépides marcheurs a parcouru les rues du vieux-centre dans la joie et la bonne humeur. Un bon goûter a conclu cette belle après-midi ensoleillée.



Sur les marchés à votre rencontre

Notre revue 68 a été présentée aux Blagnacais et plus généralement aux amoureux de l'histoire lors de deux marchés en décembre, aux Marronniers et Place des arts. Nous avons souhaité participer à notre manière au marché de Noël en offrant une revue par chaque revue achetée. Malgré le froid, la chaleur de votre accueil a fait l'unanimité.



L'Opus spicatum sur Radio altitude FM

Eh oui, on peut parler construction et architecture à la Radio ! C'est l'exploit que réussissent Martine et Vincent sur les ondes de Radio Altitude FM, diffusées depuis Blagnac. Depuis plusieurs semaines, tous les mercredis, ils animent une chronique sur l'*Opus spicatum* qui reprend l'essentiel de notre revue, désormais historique, sur ce mode de construction. Merci à eux.



Le Concorde n° 1 du musée Aeroscopia protégé au titre des Monuments Historiques

On a l'habitude que des bâtiments soient protégés ou classés au titre des Monuments Historiques, on a moins l'habitude d'y compter des « objets » industriels. La décision prise par la Direction des Affaires culturelles d'Occitanie n'en a que plus de valeur. Le Concorde n° 1 exposé à Aeroscopia depuis 2014 vient d'obtenir cette consécration car il a incarné « Un immense bond scientifique, technologique, industriel unique dans l'histoire du transport (...), un défi et une innovation jamais égalés depuis » selon les services de la DRAC.



A Odysud, à la découverte des historiens blagnacais et de la collection « Cette année-là à Toulouse »

Jack Thomas et André Arnal (membres de notre conseil d'administration) ont présenté leurs derniers livres dans la collection : « Cette année-là à Toulouse » en présence du directeur de la collection et du directeur des Éditions Midi-Pyrénées à la médiathèque d'Odysud, le 1^{er} février. Cette collection s'attache à faire vivre les événements marquants de la ville rose de l'Antiquité à nos jours. Jack Thomas a évoqué 1792 : l'affaire Calas et 2012 : les attentats djihadistes contre des soldats et des enfants juifs. André Arnal nous a parlé de 1934 et des affrontements antifascistes où la gauche toulousaine a fait front. Une interview, réalisée par Altitude FM, avait été réalisée dans cette perspective. Un succès public puisqu'une cinquantaine de personnes a assisté aux échanges. Nous remercions la direction et le personnel d'Odysud de ce partenariat.



L'assemblée générale annuelle de BHM

Elle a réuni, le 13 mars, nos adhérents dans la salle du Square. Ils ont approuvé notre rapport d'activité, le bilan financier et les perspectives de 2025 dans un état d'esprit convivial et de propositions.

Le Conseil d'administration élu à l'unanimité est prêt à reprendre ses activités. L'assemblée a été ouverte par le mot d'accueil du maire, Joseph Carles, que nous remercions de sa présence.





Stade de rugby, ramier de Blagnac, entre 1948 et 1952. Collection personnelle J.-C. Magné